This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SAL 11010.6

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT FROM THE
J. HERBERT SENTER
FUND

EMILE MARCELIN

MÉDAILLONS LITTÉRAIRES

POÈTES ET PROSATEURS HAITIENS

Maurice DÉJEAN	Beaubrun ARDOUIN
Amédée BRUN	Emile NAU
Virginie SAMPEUR	Oswald DURAND
Justin DÉVOT	JÉRÉMIE
Tertullien GUILBAUD	Georges SYLVAIN
Demesvar DELORME	Liautaud ETHÉART
Ch. S. VILLEVALEIX	Paul LOCHARD
Thomas MADIOU	Frédéric MARCELIN

PORT-AU-PRINCE
IMPRIMERIE DE L'ABEILLE — 45, RUE ROUX, 45

1906

SAL 11010.6
~~37573.660~~
HARVARD COLLEGE
SEP 5 1940
LIBRARY
Senior Fund
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 18 1963

MÉDAILLONS LITTÉRAIRES

L'auteur ne s'illusionne point sur la portée, en somme très modeste, de ces courts articles réunis en volume.

Quelques-uns d'entre eux, du reste, ont été déjà publiés, dans les BIGAILLES — 1902, — *dans le* NOUVELLISTE — 1903, -- *dans* HAITI LITTÉRAIRE ET SOCIALE — 1905, — *et sont assez connus des lecteurs haïtiens. Ils n'ont trouvé dans ces figurines, comme ils ne trouveront dans les autres, que de simples esquisses de quelques-unes de nos physionomies littéraires, de légères impressions sur leurs œuvres et leur talent.*

E. M.

1906.

Maurice Déjean

MAURICE DÉJEAN

MORT à l'âge de vingt ans, en l'année 1893, dans les tragiques circonstances du naufrage de « *l'Alexandre Pétion*, » circonstances en lesquelles le fils et le père eurent un destin commun et dont les détails seraient trop douloureux à rappeler, Maurice Déjean laisse à notre littérature le souvenir aimable d'un artiste et d'un poète. Trop tôt enlevé aux Lettres haïtiennes, il ne nous a pas donné, dans un volume de poésies, toute la mesure et tout le charme de ses originales impressions.

Néanmoins quelques-uns de ses sonnets, publiés dans les journaux, dans les revues, nous obligent à lui conserver un sincère et un vivant regret de sa mort prématurée.

Que de choses délicieuses à la pensée, aux yeux, à l'oreille, dans ces deux sonnets : *Solennité*, *Passantes au clair de lune*, — dus à son pinceau et à sa plume !...

Le premier est vraiment un joli tableau mystique, tout traversé d'émotion religieuse. Et c'est dans ce cadre si restreint du sonnet qu'il a enclos, ainsi qu'une essence précieuse dans une fiole préférée, toute la douce « majesté », toute la brillante « solennité » de la Fête-Dieu.

Il évoque avec une justesse infinie ! On sent, à la lecture de ces vers d'un cachet tout à fait personnel, écrits avec une grande intelligence des nuances, passer comme un frisson de réalité visuelle. Paraît l'Officiant, nous dit il :

> **Dans la luisance des ors émaillant l'autel,**
> **Majestueux et lent, en son large mantel...**

C'est à la sortie de l'Eglise, le « tintement sonore ébranle le cortège », la « douce voix des enfants de Marie entonne les hosannas »; puis, les fidèles, avec une

« douceur pleine d'humilité, se prosternent sous les luisures »

Jaunes et flamboyantes du Saint-Sacrement;

cela, « au fracassement du canon qui tonne »

Et dans l'intensité de l'ensoleillement...

La délicatesse et la musique de ces vers en font une symphonie exquise. On ne peut rien trouver de plus fin, de plus joli.

Et que dire maintenant de cette autre petite pièce, *Passantes au clair de lune ?*

L'auteur n'a voulu faire, et n'a fait qu'un simple croquis, charmant et léger, de ces « promeneuses du soir » qui s'en vont par longues théories, sur la verte pelouse du *Champ de Mars*, aspirer la douce haleine des bois.

La brise nocturne, par l'*Avenue de Turgeau*, leur arrive toute parfumée des senteurs d'herbes fraîches et de fleurs nouvellement écloses ; tandis que, — du côté sud de la ville, — se déroule le velours sombre des collines, pointé de petites lumières qui sont comme des yeux jaunes dans la nuit.

Lisez, lisez et relisez ce savoureux et voluptueux sonnet :

Lune, belle capricieuse morne et pâle,
Terne en l'amoncellement noir,
Ruisselle les clartés de ta lampe d'opale
Sur les promeneuses du soir,

Contemple qui s'en va la blanche caravane
De brunes au corsage blanc
Promener leur gaîté par la verte savane,
Au souffle vespéral du vent.

O femmes qui passez, aux poses indolentes,
J'aime au rythme charmeur voir vos hanches branlantes
Et vos airs d'exquis nonchaloir,

Quand la belle capricieuse, morne et pâle,
Ruiselle les clartés de sa lampe d'opale
En vos grands yeux de velours noir.

Tout cela est d'un tour facile et gracieux. Les images sont justes, les vers d'une véritable sûreté d'écriture et d'une belle virtuosité de forme, les pensées neuves.

Avant d'écrire, avant de toucher à la muse, Maurice avait beaucoup lu. Et c'est au contact des écrivains de la « Plume », revue de la nouvelle Ecole, qui comptait parmi ses jeunes gloires, Léon Deschamps, Paul Vérola et les autres, que notre ami acquit toute sa belle fraîcheur d'inspiration.

Ajoutez à cela qu'il était épris de tout ce qui séduit les yeux, il aimait tout ce qui captive les sens : « fleurs et parfums, les fêtes, les femmes ». En poésie, son culte allait au sonnet, à cette « forme d'élite, élégante et pure. »

M. Sténio Vincent qui, comme moi, avait vécu dans son intimité, retrace dans une aimable causerie faite, il y a déjà quelques années, à une soirée donnée par « l'Association du Centenaire », les lignes de cette « physionomie régulière qui s'épanouissait dans toute l'exubérance de ses vingt ans. »

« Avec une taille peu élevée, dit-il, la démarche aisée et gracieuse, des yeux doux et bons, ce sourire spirituel toujours figé sur ses lèvres, Maurice était d'un physique assez agréable. »

« Sa conversation franchement gaie était empreinte d'une distinction, d'une délicatesse sans mièvrerie... »

Le portrait serait complet, si l'auteur n'avait oublié de dire que l'original, d'une nature amoureuse de couleurs et d'harmonie, recélait un noble cœur et une âme généreuse.

* * *

Non, il n'a pas disparu tout entier, l'élégant et gracieux poète ! Et les traits symétriques de sa délicate effigie resteront

éternellement gravés dans notre mémoire : sa bouche où toujours l'entrain cordial jaillissait en paroles douces ; ses yeux fixés sur toutes choses pour y découvrir une vision neuve.

Poète, il a mis dans ses sonnets toutes les sensations, toutes les sensibilités qu'ait éprouvées son âme. Artiste, il a sû donner à ses vers tous les contours gracieux, toutes les élégances d'une pensée originale, fruit de son intelligence compréhensive de toutes les « esthétiques ».

Amédée Brun

AMÉDÉE BRUN

Au moment de rappeler, en une évocation sympathique, le souvenir d'Amédée Brun, l'écrivain à l'âme tendre et poétique, il me vient à la mémoire tous les injustes reproches que lui adressait une foule naïve, envieuse aussi, trop accoutumée, trop attardée à des lectures envieillies.

La forme artistique, gracieusement imagée, dont il ornait ses pensées, ainsi qu'une broderie légère et charmante, était incomprise et décriée par une partie du public.

Elle fit grand tapage autour de ses premiers écrits. Dans certains cénacles, ou plutôt en des « coins littéraires », on glosa sur la facture de ses pages de prose, enguirlandées d'arabesques élégantes, écrites pour le plaisir des yeux, pour le charme de l'oreille.

Lorsque parut l'idyllique roman, *Deux Amours*, d'une trame toute facile, mais originale, dans lequel il chanta la verdure de nos campagnes, la beauté physique du noir au torse d'ébène, la chaude coloration du teint de la créole, un immense cri fut poussé.

L'effet produit, par l'apparition de ce livre nouveau, était bien celui de la petite pierre jetée dans la mare à grenouilles. Avec l'élan d'une Erinnye, cette foule, ennemie née de toute « esthétique nouvelle », immola son art au seuil même de sa jeune gloire.

On le crut vaincu ! On chantait sa défaite ! Quand, tout à coup, avec la conscience de son mérite, de son talent, il reparut courageusement sur la brèche avec ses *Pages*

Retrouvées, recueil de contes et de nouvelles, d'une forme neuve et personnelle.

En dépit de toutes les attaques, de toutes les critiques passionnées, quelques délicats, quelques artistes, rares il est vrai, rendirent enfin un complet hommage au jeune auteur auréolé d'espérance.

Dans les salons surtout, dans le monde de la galanterie, il eut un petit succès : le suffrage poli et sincère des jeunes femmes.

On commença, petit à petit, comme pour s'habituer à une liqueur forte, mais exquise, à comprendre son art nouveau, à s'expliquer cette littérature moderne, dont il était jusqu'ici pour nous l'unique et vivant symbole.

La Voix du Sang, histoire tragique et émouvante; *Vieux Bébé*, d'une note infiniment attendrie; *Père Garout*, si bien silhouetté en sa folie de richesse, sont, quoi qu'en pensent certains, autant de petits chefs-d'œuvre qui ont leur place toute marquée dans notre littérature nationale.

Feuilletez au hasard ces *Pages Retrouvées*, de Brun, vous y trouverez des récits contés avec grâce, aisance, originalité.

Mais, pour avoir une idée complète,

parfaite, du talent descriptif de l'auteur, il faut lire son *Paris-Londres*, (Carnet d'un membre de la Société de Géographie.) Ainsi et surtout ces lignes:

« Par certains soirs d'hiver, la Manche a des colères interminables, se démène avec de violents soubresauts, jette à des hauteurs de vingt pieds l'insulte de son écume furieuse, bave d'un bout du pont à l'autre, écrase de l'écroulement de ses montagnes liquides la fuite sur l'abîme des courageux petits bateaux... »

. . . . . .

« L'heure passe, l'orbe de clarté ne met plus au-dessus de nos fronts son couronnement intermittent; les feux du phare apparaissent maintenant dans un plan vertical, lançant au ciel des flèches éclatantes qui tournent, pareilles aux ailes d'un moulin dont la base tremperait par de là le moutonnement des flots. Puis cela aussi disparaît et n'est plus perceptible dans la nuit définitive, que comme ces éclairs furtifs dont l'ouverture brusque raie les ciels d'été, au couchant. La mer s'aplatit et Douvres tout à coup sort du pli des lames douces, avec le demi cercle de sa rade couronnée d'une rangée de réverbères dont les petites taches jaunes semblent des lueurs allumées à terre... »

C'est tout simplement délicieux, et d'un coloris admirable!

Parmi les dons divers que la nature lui avait départis, il avait incontestablement celui d'une parole vive, de constante

bonne humeur, sans vanité, sans jalousie, et d'une ironie souriante.

C'est surtout dans ses conférences qu'éclate le charme de son esprit et de son cœur. Tout ce qui tombait de ses lèvres était d'un goût bien sûr, d'un tact parfait.

Reportez-vous à ces soirées qu'il organisait, au *Petit-Théâtre*, et vous croirez, par l'imagination, le voir à côté de la petite table, au traditionnel verre d'eau sucrée. Une physionomie bien franche, des yeux expressifs et amoureux du spectable de la vie, sous un front harmonieux et plein où brille une pensée toujours en éveil. De tenue impeccable, la cravate flottant en ailes de papillon sur un plastron d'une blancheur immaculée.

Amédée Brun aimait se faire entendre en des sujets choisis à souhait où sa parole pouvait se dérouler, gracieuse, légère, en des variations délicates, d'une éloquence aux reflets multiples et chatoyants, souvent émue, toujours émaillée de piquantes anecdotes.

On doit se souvenir de toutes les excellentes choses dites à l'occasion des soirées organisées, l'une au profit des sinistrés du Bel-Air, la petite colline voisine du

ciel », l'autre pour venir en aide à Madame Vᵉ B. Lépine, institutrice.

Nul, mieux que lui, pouvons-nous proclamer, n'a su faire briller par la magie des vocables, le véritable mérite, toutes les grâces aimables de la femme haïtienne: sa beauté, ses vertus, son intelligence, il a tout mis en relief.

Nul aussi n'a conseillé la jeunesse, espoir de l'avenir, en des termes plus judicieux, mesurés et convaincants.

« ... Une tendance invincible pousse la jeune génération, dit-il, vers la littérature. Faut-il se louer de ce mouvement ou le condamner. Je crois qu'il conviendrait plutôt de le condamner... Dans cette carrière, s'il est beaucoup d'appelés, vous savez qu'il est peu d'élus. Il ne s'agit point d'avoir acquis le facile métier d'aligner les mots et d'arrondir les phrases; il faut, ce que nul entraînement au monde ne peut donner, le tempérament, l'organisation... »

Si courte qu'ait été sa vie, — puisqu'il est mort à vingt-huit ans, — Amédée Brun n'en laisse pas moins une trace assez brillante parmi nous, pour qu'on y puisse retrouver, en tout temps, son image reconnaissable.

Dans ses écrits on sent une profonde horreur du banal, du convenu, et un grand amour de l'exquis, du singulier, du rare; dans sa parole, un véritable et manifeste désir de « bien dire ».

Donc, romancier, conteur, conférencier, il pratiquait, avec un grand souci de la forme, le culte divin de toutes les belles pensées, — but suprême de l'Art, à n'en pas douter, dans la littérature

Virginie Sampeur

VIRGINIE SAMPEUR

Notre littérature, qui est aujourd'hui en réelle formation, ne serait pas tout à fait représentée, s'il y manquait un talent féminin. Heureusement qu'une femme d'un esprit cultivé, orné, a su se faire une place méritée à côté de ses contemporains.

Et, certes, Mme Virginie Sampeur tient bien haut le drapeau de son sexe. — C'est d'une plume heureuse et modeste, en des œuvres d'une touche délicate et sensible, qu'elle a donné la mesure de l'imagination et des qualités intellectuelles de l'*Haïtienne*.

Sa prose, ses vers, ne laissent rien à désirer, au point de vue du fond aussi bien que de la forme: originalité dans l'idée, pureté, simplicité, élégance.

Un roman en manuscrit, *Angèle Dufour*, sorte d'autobiographie, montre assez clairement qu'elle écrit avec la même facilité une œuvre de longue haleine que ces petites fantaisies en prose qui font les délices de ses admirateurs : *Veuve vierge*, *Fleur révélatrice*, *Francine*, *le Songe d'Estelle*.

D'une modestie sans égale, accueillante aux jeunes, sympathique sous sa couronne de cheveux blancs, avec des yeux pleins de franchise, Mme Virginie Sampeur captive par sa conversation aimable, traversée d'idées, servie agréablement par une voix aux inflexions douces.

Jeune, elle s'était mariée à notre grand poète, Oswald Durand ; hélas ! — par une de ces contradictions inexplicables, — cet essai de bonheur ne devait pas durer.

Le poète se montra infidèle, s'en alla, et elle resta la victime résignée, pleurant ses illusions effeuillées.

Semblable à Valmore, cette autre femme de grand talent, qui pleura toute sa vie un

amour malheureux, elle trempa sa plume dans ses pleurs et écrivit ses plus beaux vers. Aussi sa poésie nous fait-elle l'effet d'un miroir brisé, parcellé, dont chaque morceau représenterait une date des années de souffrances.

Ecoutez-la, tout au début de la rupture :

Puisque le ciel t'envoie
Fortune, amour et joie,
Tu peux bien m'oublier ;
Vis sans inquiétude,
Et dans ma solitude,
Pour toi je vais prier.

Si le bonheur te quitte,
Reçois-tu la visite
De la sombre douleur,
Ami, pense à moi ; vole
Vers celle qui console,
Viens pleurer sur mon cœur.

Pauvre femme ! pauvre poétesse ! On compatit volontiers à sa douleur, à sa résignation. Au lieu de se plaindre, de gémir, *l'Ariane abandonnée* invite au contraire l'ami infidèle, dans un bel élan de pardon, à venir quand même, aux jours de malheur, pleurer sur son cœur.

Mais, lui, répondait trop cruellement. O poète, pourquoi ?

Rappelez-vous mon âme à jamais incomprise !
Du bonheur qui n'est plus nourissez vos ennuis !
Jamais entièrement le passé ne se brise :
Qui sait ? je reviendrai, dans vos rêves, les nuits,
Vous parler du temps pur où l'âme était éprise,..
—Mais non ! Laissez la fleur s'effeuiller sous la brise !

Le souvenir aussi bien que la fleur s'effeuilla ! Puis le poète des *Rires et Pleurs* se remaria.

Pour le coup, elle en voulut, sans grande colère cependant, à celle qui avait pris sa place dans le cœur de l'aimé.

Lui prendras-tu mon souvenir ?

Envieuse de ta fortune,
La nuit, si mon ombre importune
Ose franchir ton seuil, là-bas,
Fais que doucement il s'éveille,
Car tu sais bien que s'il sommeille
Il me pressera dans ses bras.

Douce et symbolique consolation ! Leurre artificiel d'un tourment inconsolable et cuisant !

Mais, c'est au poète, auteur de tous ses

maux, qu'elle adresse ses reproches les plus justes, dans une élégie d'une facture prosodique impeccable : l'*Abandonnée*, qui étonne par sa souveraine perfection.

Ah ! si vous étiez mort ! de mon âme meurtrie
Je ferais une tombe, où, retraite chérie,
Mes larmes couleraient lentement, sans remord.
Que votre image en moi resterait radieuse ;
Que sous le deuil mon âme aurait été joyeuse !
Ah ! si vous étiez mort !

Je ferais de mon cœur l'urne mélancolique
Conservant du passé la suave relique,
Comme ces coffrets d'or qui gardent les parfums ;
Je ferais de mon âme une ardente chapelle,
Où toujours brillerait la dernière étincelle
De mes espoirs défunts.

Ah ! si vous étiez mort, votre éternel silence,
Moins âpre qu'en ce jour, aurait son éloquence ;
Car ce ne serait plus le cruel abandon.
Je dirais : « Il est mort, mais il sait bien m'entendre,
Et peut-être, en mourant, n'a-t-il pu se défendre
De murmurer : — Pardon ! »

Mais vous n'êtes pas mort ! O douleur sans mesure !
Regret qui fait jaillir le sang de ma blessure !
Je ne puis m'empêcher, moi, de me souvenir,
Même quand vous restez devant mes larmes vraies,
Sec et froid, sans donner à mes profondes plaies
L'aumône d'un soupir !...

Ingrat! vous vivez donc, quand tout me dit : Vengeance!
Mais je n'écoute pas! A défaut d'espérance,
Le passé par instants revient, me berce encor...
Illusion, folie, ou vain rêve de femme!...
Je vous aimerais tant, si vous n'étiez qu'une âme!
Ah! que n'êtes-vous mort!

Il reste que Mme Virginie Sampeur est un vrai poète de cœur, de passion et de sensibilité! Tendresse, cri des entrailles, charme expressif dans l'inspiration, telles sont, en résumé, ses qualités maîtresses.

D'elle surtout, on peut dire que sa poésie est intime. Toujours un peu de souffrance s'exhale, simple ou dramatique, de ses vers.

Les œuvres de Mme Virginie Sampeur sont une véritable contribution à notre histoire littéraire. On dirait, en leur arrangement, leur ordonnance, que chacune de ses pages est un morceau d'anthologie.

Aussi, M. Barutel, un littérateur français, fit appel un jour à sa muse pour un recueil de *Morceaux choisis*, uniquement consacré aux femmes. Et c'est à la suite d'un envoi, d'un échange de correspondance, qu'il lui écrivit ces lignes,

élogieuses et enthousiastes, d'une grâce parfaite :

« J'espère, Madame, que vous rentrerez en possession de votre album, que vous retrouverez d'autres pièces ; et pourquoi ne le dirai-je pas ? j'espère aussi que vous composerez encore de nouveaux vers. Ces œuvres écrites d'une pensée plus calme auront leur charme profond. On y sentira, je veux le croire, la sérénité d'une âme désormais affranchie des fièvres, à l'abri des orages. Vos vers seront moins émus peut-être, moins poignants ; ils auront toujours la vie, la vérité. »

Nous aussi aurions voulu voir le souhait de M. Barutel exaucé ! Mais, hélas ! il suffit d'une heure, a-t-on écrit, pour que toujours la paix du cœur soit profondément troublée.

Justin Dévot

JUSTIN DÉVOT *

ON se souvient qu'à une certaine heure de sa vie, il y a près de dix ans, M. Justin Dévot, journaliste et publiciste, prit avec lui-même l'engagement solennel et décisif de renoncer au mouvement du dehors.

Et c'est dans sa villa de l'avenue des Dalles, calme et douce retraite, que, entouré des soins dévoués et affectueux de sa compagne, M. Dévot, comme en une tour

* Je crois nécessaire de rappeler au lecteur que cet article a d'abord paru, en 1903, dans le journal le NOUVELLISTE.

d'ivoire, poursuit ses études et publie de temps en temps des articles de revue, des ouvrages de sociologie, de pédagogie.

On est reçu, dans ce petit hermitage, en ami et aimablement par lui. Il ne se cache pas, il ne se dérobe ni aux visites ni aux questions.

Avant de se retirer de cette vie active, faite de louables efforts et de courageuses initiatives, M. Dévot, voulant marquer une étape de la sienne, la dernière, eut la judicieuse idée de recueillir, dans un volume, ses nombreux articles de journaux et ses discours.

Et voilà comment nous est venu ce livre : *Acta et verba*. Et le but est noble, sincère, de celui qui voulut, sous une forme très littéraire, nous rappeler ses efforts. Un exquis parfum de franchise se dégage de ces pages fines, étincelantes, profondes et éclairées.

Pourquoi M. Dévot, si bien doué, si plein de talent, a-t-il fui les sympathies du public? C'est lui qui nous l'apprend, peut-

être involontairement, dans ces lignes de sa préface :

Ma génération a vu les bouches pleines de déclamations creuses, de promesses menteuses, de protestations gesticulantes, et les cœurs remplis de perfidie, d'implacable égoïsme, de convoitise acharnée. Elle a entendu les paroles pompeuses, et elle a enregistré les actes qui les suivirent, les effaçant, les liquéfiant, les dissolvant. Elle a lu les proclamations révolutionnaires et leurs tirades alléchantes, les programmes sauveurs, et cherchant dans les faits la consécration des belles phrases enflammées et radieuses, elle a dû se convaincre qu'au contact de la réalité elles s'étaient anéanties aussi promptement, aussi facilement qu'une bulle de savon que touche le doigt d'un enfant et qui laisse sur le sol une petite place boueuse.

Et on pense que, tout cérébral, il a mieux aimé se replier sur lui-même et caresser ses pensées, fortes et sereines, ainsi que ses rêves d'idéal.

De cet isolement laborieux est sorti un jour, le petit *Traité de Civisme*, unique chez nous,* qui enseigne à la jeunesse

* M. W. Bellegarde vient d'éditer, très récemment, un MANUEL D'INSTRUCTION CIVIQUE ET MORALE.

des écoles les droits et les devoirs du citoyen.

M. Dévot a écrit-là, un petit livre sérieux, utile, applicable, montrant à chacun sa mission et sa tâche, exposant des vérités palpables à défendre, des passions destructives à combattre, des périls divers à conjurer.

L'ouvrage est d'un accent pur, traversé de pathétiques envolées, d'un jet naturel et spontané, qui font penser à d'heureuses improvisations.

Détachons-en cette page consacrée à la *Patrie* et au *Drapeau*:

Il y a dans la *Patrie* un élément *psychologique*, une âme dont l'influence est générale et se fait sentir à chacun de ceux dont la réunion constitue cette patrie, au point de vue physique et extérieur. *L'âme nationale, l'âme de la Patrie* sont des expressions fort employées et très exactes, ayant une signification bien précise. Que demain, ce qu'il dépend de nous d'éviter par notre entente et l'exercice de notre raison, l'étranger puissant et armé d'autant de convoitises que de canons, vienne menacer notre autonomie et fasse mine de s'emparer d'un coin, le plus petit possible, de notre territoire, et vous la sentirez frémir et s'agiter d'indignation, cette âme ; elle deviendra visible à tous les yeux et vous la reconnaîtrez en bien des choses que vous regardez aujourd'hui d'un œil distrait peut-être ou inférent. Ainsi, à l'heure imminente d'un péril national, le petit drapeau *rouge et bleu* qui flotte au bout de sa

hampe en tête du régiment qui passe, ce petit drapeau, fait de deux morceaux de toile, sera bien le symbole palpitant de la Patrie menacée et, en le contemplant, vous croirez voir voltiger autour de lui, vous indiquant le devoir à remplir, tous les beaux souvenirs de l'épopée grandiose de *l'Indépendance*. Saluez toujours avec respect, jeunes amis, le petit drapeau bleu et rouge, en qui s'incarne l'honneur du régiment et où vient se poser, aux heures de danger, l'âme de la Patrie.

Ce livre, de franche allure, est une des meilleures productions du talent litteraire de M. Justin Dévot.

M. Dévot peut se dire aimé et respecté par la génération actuelle. On admire son beau désenchantement de la vie contemporaine, si hautement et si fièrement exprimé par son isolement volontaire. On comprend la tristesse sublime de ce remarquable écrivain, de cet homme de cœur, de ce « pur poursuivant d'idéal », et on se découvre.

Tertullien Guilbaud

TERTULLIEN GUILBAUD

DANS un moment où quelques-uns de la jeunesse « intellectuelle », sous l'influence de l'esprit pessimiste contemporain, semblent désespérer de l'avenir national, il conviendrait certainement de relire souvent *Patrie*.

C'est un livre d'un souffle large et puissant. Et notre poète, M. Guilbaud, se montre enthousiaste et sincère, dans ses poésies aux envolées lyriques majestueuses et vibrantes.

Deux choses, sans doute, l'ont incliné

vers la poésie : le goût littéraire et son amour incomparable de la patrie.

M. Guilbaud nous a renouvelé, avec une communicative émotion, les souvenirs glorieux de notre Histoire. Et qui ne se sent le cœur gonflé d'une légitime fierté, à la lecture de ces vers ?

Il nous guida vers la victoire,
Notre drapeau rouge et bleu !

Bien plus : le drapeau tricolore,
Qui partout comme un astre a lui,
Saluant notre belle aurore,
Un jour s'inclina devant lui !
France, tes légions altières
Suspendirent un jour leur feu,
Afin d'applaudir à Vertières
L'illustre drapeau rouge et bleu...

Et plus loin, dans ce même morceau de poésie [redacted], intitulé : le *Drapeau national,* il ajoute :

Oh ! il vivra, je le répète :
On le verra peut-être un jour,
Calme et serein sous la tempête,
Des continents faire le tour,
Notre pavillon historique !
Et de mon cœur l'éternel vœu,
C'est qu'il flotte aux steppes d'Afrique,
Notre drapeau rouge et bleu !

L'élan du poète est magnifique vers ce rêve merveilleux, que nous caressons tous, mais qui semble jusqu'ici, il faut bien l'avouer, improbable. L'Afrique unie claquant au vent notre petit drapeau bicolore.

Ce qu'il y a d'admirable en M. Guilbaud, c'est la hauteur du sentiment, l'illumination soudaine, la foi profonde en des jours meilleurs.

Sans doute, sa poésie n'est point sans quelques négligences prosodiques; cependant la tournure de ses vers est élégante et personnelle. La spontanéité de la composition, de l'expression aussi, rachète dans l'ensemble par la fraîcheur de l'idée, la beauté et l'inattendu de l'image, les faiblesses ou les défauts qu'on y découvrirait.

Patrie est un de ces bons livres, rares chez nous, qui chante dans le goût littéraire moderne, sans éclats de voix, sans mots sonores et rhétorique pompeuse, le culte d'un petit pays, de ses héros, de ses traditions et de ses gloires.

Souvenons-nous aussi qu'à côté de ce livre d'un patriotisme remarquable, sans forfanterie, viennent agréablement se ranger d'exquis et nombreux petits poè-

mes que l'auteur, dans une dernière publication, a désignés d'une délicieuse appellation : *Feuilles au Vent*.

Ce sont là de courts morceaux, d'une grâce légère, spirituelle et fantaisiste, dans lesquels il a malicieusement mis une pointe originale de son esprit sentimental. On y trouve un certain naturel de pensée et une certaine simplicité d'expression.

Ici, c'est une *Idylle*, il conte le bonheur de ces « petits oiseaux farouches » ; là, une *Légende*, celle de la « fleur d'or ». M. Guilbaud n'est que poète, et ne veut simplement rester que poète. Ne lui parlez pas des « vers brillants et polis travaillés comme par un émailleur ; non plus de mélodies de sons entrelacés et préparés comme par un compositeur habile ». Un sentiment délicat, à ses yeux, l'emporte sur la rime la plus triomphante.

Cher petit fleuve bleu de mon pays natal,
Sur tes bords parfumés des odeurs du santal,
Ah ! comme librement voltige notre rêve !
Tes laveuses, surtout, tandis que sur la grève,

. . . . . .

Leurs bras nus, au soleil, tordent le linge blanc,
Comme on les suit d'un œil fidèle, étincelant !...
O les beaux seins dorés et tout gonflés de sève,
Que le rythme léger d'un gai refrain soulève !...

Et l'Amour, pour complice, a le rayon de feu
Qui caresse leur hanche aux nonchalantes poses
Et leur souffle tout bas de si troublantes choses !

Tu pourrais nous conter combien, en ce doux lieu,
Sur l'herbe il s'effeuilla de frais bouquets de roses ;
Mais tes flots sont discrets, cher petit fleuve bleu.

Qu'y a-t-il vraiment de plus délicat, de plus ailé dans la poésie haïtienne ? Petit tableau achevé, d'un souvenir enchanté, vu dans un doux éclat, sous le charme de la jeunesse.

Physionomie intelligente et originale ; M. Guilbaud a des yeux de myope, un front pensif et doux.

J'estime infiniment la muse de ce poète, qui est parfois ingénieux, candide, souvent éloquent, et toujours sincère. Je me sens enfin une sympathie profonde pour son esprit agile et hautain, cependant que discret dans ses sentiments.

Demesvar Delorme

DEMESVAR DELORME

Ce n'est pas le moindre hommage à rendre à M. Delorme, que de dire, aujourd'hui surtout, qu'il a été pour nous le précurseur, le Maître, nous transmettant le sentiment très vif, très sincère, très passionné de l'art d'écrire et de la bonne littérature.

Et, certes, il importe de faire briller toujours bien haut, en notre petit ciel littéraire, la gloire, la renommée justifiée de ce remarquable écrivain, de notre grand prosateur.

M. Delorme, aux premiers instants de

ses débuts, connut les ovations et excita l'admiration du public. Il eut aussi, dès ce moment, une prise véritable sur l'esprit de son époque et de celles qui devaient suivre.

C'est par là qu'il exerça une influence salutaire sur les lettres haïtiennes, faisant d'un côté profiter la littérature nationale de son amour éclairé des choses de l'esprit, de l'autre imposant ses préférences comme idéal. Il inaugura, par une petite révolution du goût, des habitudes d'élégance, d'harmonie, de mesure, et prépara en quelque sorte l'avénement d'une littérature nouvelle, qui est bien celle d'aujourd'hui.

Sans se démentir jamais, M. Delorme nous a gardé en exemple, dans tous ses écrits, sa foi, son culte des belles ordonnances et du noble arrangement des idées, jusqu'au jour où la plume, cette plume qui fut l'honneur et le charme de sa vie, lui tomba des mains brisée par la mort.

Il aimait beaucoup la littérature, avec ferveur, avec enthousiasme, et les lettres n'ont pas trahi son amour.

De tous les ouvrages de M. Delorme, (*Francesca*, le *Damné*, les *Petits* : — la *Hol-*

lande), les *Théoriciens au Pouvoir* est celui qui jouit d'un plus grand et légitime succès. Ce sont des morceaux d'histoire relatée, commentée, dialoguée, sur quelques-uns de ceux qui ont exercé une part souveraine dans le gouvernement et les destinées de leur pays. Tout est à admirer dans ce livre: l'ampleur du ton, la beauté du style, élégant, coloré et fin, la souplesse des dialogues. M. Delorme mêle une simplicité abondante à une aimable érudition. C'est certainement son meilleur ouvrage.

Francesca et le *Damné*, ses deux romans, ont partagé d'une manière bien différente les faveurs du public haïtien. Le premier eut sans réserve toutes les louanges, tandis qu'on n'accorda qu'une complaisante admiration au *Damné*. Nous comprenons facilement l'engouement de tous pour *Francesca*: le sujet est aimable et gracieux. L'histoire des amours du prince Ottoman, Djem, pour la jeune italienne, si idéale, émeut, intéresse, captive plus que le récit de la vie de Ulrich, dans la conscience duquel l'auteur amasse, accumule, tous les vices et tous les crimes.

Mais ce qui donne un mérite commun à ces deux romans, c'est le style qui est le même partout. Les descriptions sont d'un peintre et d'un poète. Ceux qui aiment les

petits tableaux à la touche délicate, harmonieuse et nuancée, lisent souvent cette page :

Quand le vaisseau qui le portait entra dans le large canal qui s'étend entre Caprée et Procida, Djem poussa un cri d'enthousiasme.

Nulle autre part sur la terre on ne peut trouver plus beau spectacle. Nulle autre part, en effet, les montagnes, les rivages, les îles, la mer, la lumière et le ciel ne s'harmonient avec plus de grandeur, avec plus de grâce, autour de travaux sortis de la main des hommes.

Naples se déroulait, toute blanche au loin, éclairée par le soleil couchant, le long de son golfe au cinq replis, entre ses rivages et ses collines. Le panorama s'étendait, immense, de Misène à Campanella, sur une ligne grandiose de côtes verdoyantes, capricieusement infléchies en sinuosités plus ou moins profondes : tantôt des baies, tantôt des anses, toutes bordées d'habitations et de jardins.

A droite, le promontoire qui porte Sorrente développait au loin ses bords élevés, garnis d'orangers, jusqu'au détour où se montre Castellamare, sur les ruines de Stabies. Là la côte s'abaissait en plage unie, blanche de gravier, et la lame du large allait y rouler en murmurant, bordée de sa frange d'écume. Après ce coude, le rivage, se repliant pour aller vers Naples, dessinait gracieusement ses méandres infinis en passant devant Pompéi, où commencent à se renfler des monticules noirâtres. Ces renflements s'élevaient progressivement en s'éloignant de la mer et allaient former un peu plus loin les premières croupes de la montagne de feu, du Vésuve, qui domine la scène; la tête ceinte de son nuage de fumée durant le jour et, la nuit, de sa couronne de flamme.

Les *Petits* : — la *Hollande* est une œuvre d'un intérêt tout à fait particulier. Revue intelligente et historique de l'évolution d'un petit peuple. Petit par le territoire, par le nombre des nabitants, mais grand par le travail et la prospérité.

M. Delorme nous a montré ici, en des dissertations courtes, heureuses, faciles, le modèle d'une nation digne de la liberté parce qu'elle n'en abusa jamais. L'impression qu'il a voulu produire par les faits mis en lumière, les arguments groupés avec soin, est pleine de sens et de bon sens, c'est le triomphe de l'énergie et de la constance.

La leçon est faite pour élever la pensée haïtienne. « Que cherchent, dit M. Delorme, les peuples qui veulent grandir ? La liberté, la sécurité, le travail, la prospérité, le respect de l'étranger, l'ordre dans la paix extérieure ». Et il nous présente, avec un rare bonheur, la *Hollande* prospère, respectée, dans la pleine jouissance de son but si longtemps poursuivi, menant une vie calme, d'une réelle sérénité, sans heurt et sans choc.

Avant de fermer son livre, l'auteur se retourne vers son pays et lui adresse ces lignes, d'une poésie jeune et fraîche :

Je souhaite que mon pays, que j'aime plus que moi, réfléchisse, médite sur l'exemple de ce petit peuple, qui s'est fait si grand !

Connais-tu ce pays où les myrtes fleurissent?

Oui, aurais-je répondu à Gœthe ; mais je connais mieux que cela : je connais une terre que vous ne connaissez pas, une terre sans brigands, une terre aux sites accidentés, aux montagnes bleuissant ossianiquement dans le lointain, aux sources vives et jaillissantes, aux baies gracieusement dessinées, au bord desquelles s'étendent, animées, des villes originales ; un pays aux brises parfumées, permanentes; un pays d'où jamais le soleil ne s'éloigne ; un pays qui fait pleurer d'angoisse ses enfants exilés de ses rivages ; une terre aux anses endormies, aux frondaisons féeriques, aux parfums enivrants, aux nectars partout ailleurs inconnus; aux îles toutes remplies de richesses végétales et minérales ; un pays hospitalier, accueillant l'étranger avec fraternité ; un pays aux forêts toujours bruissantes et pleines de frémissante poésie; un pays à la puissance latente qui n'attend qu'un viril vouloir de ses enfants, fils de héros, pour se distinguer dans le monde. Connais-tu ce pays-là ? Un pays qui s'est fait libre et tient à toujours se maintenir libre, indépendant.

Voilà comment on eut répondu sur mon pays dans la cantilène de Mignon !

Il y a dans les livres de M. Delorme, ainsi qu'on le voit, quelque chose qui est comme la marque personnelle de son talent et qui lui donne une originalité bien tranchée : c'est le don du charme.

Je me souviens encore de l'avoir vu, l'année même de son décès, un jour que j'étais allé lui apporter le témoignage de mon admiration et la reconnaissance de mon esprit. Il était revenu au pays, pour un séjour de quelques mois, vieilli, brisé par l'âge et la maladie, les yeux un peu voilés par un commencement de cécité, mais le cerveau toujours lucide. Quelles heures inoubliables! durant lesquelles M. Delorme rappela ses souvenirs de jeunesse et fit le récit de ses voyages.

Je partis enchanté de ce causeur plein de verve, d'une propriété de langage exquise, qui venait de se révéler à moi, sous une forme nouvelle et séduisante, par une suprême et dernière coquetterie d'homme de lettres.

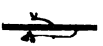
Ch. Séguy Villevaleix

CH. SÉGUY VILLEVALEIX.

Je viens de rouvrir, non sans une petite joie intellectuelle, un charmant livre de jeunesse, les *Primevères*, dont les poésies, d'une familiarité gracieuse, d'une élégante précision, laissent le lecteur sous le doux étonnement et la douce impression d'une forme très noble, très haute, et de pensées très pures. Edité en 1866, chez Jouaust, il n'en a pas moins conservé encore aujourd'hui, sa fraîcheur et son parfum printanier.

Il est venu à nous, à travers les années, le cher petit livre de M. Villevaleix, sans le cortège ridicule des louanges outrées, aussi bien que sans les clameurs insensées d'un petit groupe organisé pour le « dépiotage » littéraire.

On est deux fois heureux de le lire. Heureux d'être en intelligence avec ce poète d'élite, cet amant de la beauté païenne ; heureux aussi et surtout de se reporter à une époque consolante, où le dernier petit journaliste venu ne pouvait — par l'attitude des grands gestes et le tapage des mots sonores — en imposer.



Ma Muse a savouré l'odeur de tes feuillages.
Ile aux vertes forêts, fille aimable des flots ;
Elle a mis à son col tes plus beaux coquillages :
A toi ces vers d'un jour sous ton soleil éclos.

Voilà le pieux hommage de M. Villevaleix à son pays, à Haïti. D'autres penseraient à une brune aux doux yeux, à une tendre amie, mais lui, reconnaissant, a préféré s'incliner et payer son tribut à notre merveilleuse petite île qui ravit

l'étranger par son site enchanteur et enchanté.

Le livre est d'une lecture facile. Le poète, en des strophes rimées et rythmées selon les règles classiques, inflexibles de la prosodie, a « cristallisé » délicieusement ses souvenirs : des ravissements et des sanglots,— ainsi qu'il le dit lui-même.

Il a divisé son recueil en trois parties distinctes:

Sonnets, Odelettes, Rimes diverses.

Et en ces trois parties son talent est alerte et fin. Il serait parfait avec un peu plus de souffle, de lyrisme aussi.

En tout cas c'est un poète original, d'un idéalisme coquet, qui mélange agréablement le sentiment et l'intelligence: le cœur et l'esprit.

Chacun des sonnets du livre est écrit dans une langue souple et chatiée. Ainsi le *Roman d'une Goutte d'eau, Béatrix*, *Ma Photographie, la Perle et la Goutte d'eau*, *Premiers Accords*, et enfin, et surtout, ce petit chef-d'œuvre qui semble avoir été

inspiré par un doux commerce avec le divin fabuliste qu'est La Fontaine :

Sous les myrtes penchés où glisse la naïade,
On entendit un jour pleurer la goutte d'eau
De n'être pas (au lieu d'abreuver l'humble oiseau)
Perle dans l'Océan, astre dans la pléiade.

Or, l'Amour près de là jouait dans la cascade.
Il la saisit, en bulle, à l'aide d'un roseau,
La souffle. La voilà, prismatique réseau,
Qui prenant maints rayons plane à la verte arcade.

« Oh! voyez, disait-elle en se gonflant d'orgueil,
« Voyez, je vais des cieux enfin toucher le seuil,
« Comme un monde, je roule et lance la lumière. »

Ainsi s'extasiait la bulle aux reflets d'or,
Quand soudain un rameau l'arrête en son essor,
Et la pauvrette, hélas! se disperse en poussière.

N'est-ce pas que l'auteur, qui est certainement un homme de goût, a su donner un tour spirituel et heureux d'apologue à ces vers?

Le quatorzième sonnet du recueil ne saurait passer inaperçu, même nous le trouvons d'une infinie suavité. Il est le symbole agréable et saisissant du jeu continuel de l'illusion dans l'amour. A l'adresse d'une inconstante amoureuse, il se ter-

mine par ces deux vers qui expriment la gracieuse et facile philosophie du poète :

Je voudrais (à mon mal consolation douce)
Mourir fleur d'oranger posée en tes cheveux !

C'est aussi, nous ne saurions nullement l'oublier, dans sa série de sonnets qu'il a enchassé ce beau vers :

La rose a des parfums qui font rêver d'amour...

M. Villevaleix excelle dans les petits tableaux aux traits fins, troublants, d'un sensualisme élégant. Et voici, pour le prouver, l'évocation délicieuse de Dora, la créole, au bain :

Craintive, elle a déjà, dans l'onde qui se moire,
Presqu'à demi trempé ses petits pieds d'ivoire.
Mais soudain, reflétée au pur cristal de l'eau,
Elle voit s'allonger sa hanche qui se cambre.
Et, rouge, d'un seul bond la fille aux cheveux d'ambre
Efface le riant tableau.

Longtemps, sous le rideau qu'a tissé la liane,
La vierge folâtra, comme autrefois Diane,
Sans songer qu'Actéon pouvait l'apercevoir...

Elle sortit du bain, et chaque gouttelette
Qui constelle, en glissant, sa gorge violette
Parait un diamant du soir.

Inutile de dire qu'Actéon c'est lui, le poète, qui, « caché sous les bambous »,

..... la vit, l'ingénue,
Tordant ses longs cheveux au soleil, toute nue,
Blanche et se détachant du fond vert du hallier...

Les autres Odelettes: *Le Petit Dieu*, *Fleurs et Pleurs*, *Rêve de Jeune Fille*, sont aussi gentilles, aussi exquises, que la précédente.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la troisième et dernière partie du livre. C'est pour ainsi dire la note triste du recueil. Et plus qu'aucune autre, la pièce intitulée: *Rita*, semble exprimer dans toute sa douloureuse tendresse le côté sensible de l'âme de M. Villevaleix.

Lui aussi a porté au cœur et au front « la blessure de l'idéal ».

Une touchante poésie a jailli de son âme

brisée. Elle est morte loin du pays, dans un cloitre, la fille des Tropiques.

Sur ce marbre funèbre où s'enferme mon cœur
Passant, viens avec moi déposer une fleur.

Elle était d'Haïti, cette terre où les femmes
Trahissent dans leurs yeux tout le feu de leurs âmes...

On retrouve l'écho des larmes du poéte, sous ces vers d'une émotion intime et profonde.

Maintenant que M. Villevaleix, loin du soleil d'Haïti, voit avec une suprême mélancolie ses cheveux tout blancs, il est naturel qu'il repense souvent aux images qui l'ont aidé à charmer son printemps.

Je vous assure, qu'en relisant ses *Primevères*, à cette heure où commence pour lui le crépuscule de la vie, il doit murmurer avec un attendrissement tranquille et doux: « Qu'importe le passé! Il me fut tendre, triste et joli, dans un cadre pittoresque et poétique ».

Thomas Madiou

THOMAS MADIOU

Le véritable mérite de M. Madiou, c'est d'avoir recueilli dans un ouvrage, — premier essai de notre histoire nationale, incomplet il est vrai, parce qu'écrit avec les seuls documents imprécis de l'époque et de simples récits contés par les contemporains, — tous les faits nombreux et dramatiques de notre existence politique.

Il est bien évident qu'il n'a point voulu

faire une œuvre d'art ni d'érudition. Et nous avouerons aussi, pour avoir la note juste, qu'il n'a pas eu l'intention de concerter un plan, de le suivre avec précision, d'en bien combiner les parties, selon les mille et un petits faits historiques, afin d'en tirer, au profit des générations futures, toutes les excellentes et vraies leçons d'expérience pratique.

Son but unique est la simple exposition des faits. On ne doit voir en lui ni un politique, ni un philosophe, encore moins un moraliste soucieux de dégager la raison des événements.

Aussi ne cherchons point à découvrir dans ces quatre volumes intitulés: *Histoire d'Haïti*, autre chose que de nécessaires renseignements pouvant servir utilement aux historiens de demain, penseurs et analystes.

Le talent d'écrivain de M. Madiou n'est certes pas tout à fait à dédaigner. Sans originalité remarquable, son style n'en a pas moins une certaine souplesse qu'on admire, bien entendu quand il laisse de côté un instant, pour nous faire un récit simple et touchant, sa rhétorique aujourd'hui démodée.

On se sent heureux, ravi, et tout à la fois ému, en lisant le passage, les lignes dans lesquelles il met en relief un trait

de la générosité d'une femme, grande par le cœur, qui, le jour d'une tuerie implacable des oppresseurs de sa race avilie, méprisée, se lève dans un beau mouvement d'humanité et arrête le bras vengeur de son mari.

Pendant que les cris déchirants des infortunés qu'on immolait remplissaient le bourg, deux jeunes blancs français se précipitèrent dans sa chambre, égarés par la terreur de la mort, et lui dirent : Madame, en grâce, sauvez-nous ! — Madame Dessalines demeura un instant irrésolue...

L'humanité releva son courage qui fléchissait. Cachez-vous sous ce lit, s'écria-t-elle avec énergie. Presqu'en même temps Lamartinière, Bazelais, Laurettes et d'autres officiers entraient dans la maison avec Dessalines.

Chaque goutte de sang blanc, disaient-ils, donnait une nouvelle vigueur à l'arbre de la Liberté ! Appuyés contre le lit, ils s'entretenaient des ressources qui restaient à Toussaint Louverture, quand tout à coup un violent éternuement éclata dans la chambre. — Eh ! quoi ! s'écria Dessalines plein de fureur, y aurait-il un blanc caché ici ? — Aussitôt les officiers regardèrent sous le lit et aperçurent les deux jeunes gens. Plusieurs coups de sabre et d'épée eurent bientôt percé celui qui se trouvait le plus à la portée des armes dirigées contre eux. L'autre fut arraché avec violence de dessous le lit ; le sabre était levé sur sa tête, quand Madame Dessalines se précipita aux genoux de son mari, et s'écria avec un accent capable d'attendrir le cœur le plus endurci : « Grâce ! Grâce ! Messieurs demandez grâce avec moi ; c'est un médecin, ne le tuez pas ; il pourra nous être utile ». Dessalines la repoussa avec fureur ; elle se cramponna à ses

habits, et lui demanda, les larmes aux yeux, le serrant dans ses bras, la vie de cet infortuné. Dessalines la rejeta loin de lui, et dit d'une voix forte: Il périra. Elle tomba presqu'évanouie. Cependant les officiers émus par ces instances courageuses, ajoutèrent leur voix à la sienne. Le jeune français fut sauvé; c'était Descourtilz, le naturaliste, l'auteur de la Flore des Antilles.

Encore une citation, un petit tableau du temps de la colonie, et l'on verra qu'il a quelquefois, sans doute, la plume élégante et facile.

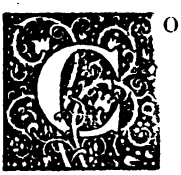
Les premières dames blanches de la ville formaient un cercle brillant autour de Pauline Bonaparte et s'entretenaient avec de beaux et jeunes officiers. Ceux-ci ne possédaient pas cette galanterie exquise qui faisait le charme des salons de Versailles, lorsque Marie Antoinette attirait à la cour, par ses grâces et ses profusions, toute la noblesse de France, la galanterie révolutionnaire perçait par intervalles. La sœur du premier Consul captivait par sa beauté l'admiration générale. Mais, à l'étonnement de tous, elle ne partageait pas la gaîté qui régnait autour d'elle. Sa physionomie contrastait avec celle des dames qui étaient à ses côtés, par une réserve calculée. La mélancolie couvrait son front ceint d'un bandeau enrichi de pierreries; les longues boucles de ses cheveux se déroulaient autour de son cou d'albâtre, et l'incarnat de ses joues avait disparu. Elle parlait avec langueur de notre climat meurtrier, de la tristesse de notre pays, de l'aspect sombre et monotone de nos montagne. «Quand reverrai-je la France, disait-elle, les salons des Tuileries, nos bals, nos opéras, nos magnifiques promenades?...

On tourne les pages de cet ouvrage avec le sentiment intime de trouver, çà et là, les portraits au physique et au moral de ceux qui, par leur énergie, par leur courage à toute épreuve, nous permirent d'avoir un petit coin de terre, une patrie bien à nous. Et vraiment l'on n'est pas déçu.

Certes, l'œuvre est méritoire, par plus d'un côté. M. Madiou fut un laborieux: auteur d'aimables chroniques, il mérite par là de conserver sa place, qui n'est pas des moins glorieuses, dans notre littérature nationale.

Beaubrun Ardouin

BEAUBRUN ARDOUIN



OMME M. Madiou, mais après lui, M. Ardouin a écrit un ouvrage historique, en onze volumes, intitulé : *Etudes sur l'Histoire d'Haïti.*

Homme de grand caractère, esprit aussi ouvert que judicieux, M. Ardouin a fait un récit remarquable de notre passé. Il a glorifié les nobles actions, blâmé les erreurs. Nul n'a eu plus que lui le souci de

faire une étude sérieuse des faits, une analyse équitable des principaux personnages qui ont marqué dans la vie et les événements de notre nation.

Cet ouvrage simplement écrit, en dehors de tout esprit de parti, nous demeure comme un exemple heureux de ce que peuvent la conscience et l'intelligence. Là tout s'enchaîne, tout se tient dans un ensemble parfait. Il nous semble même que l'auteur se fait un devoir impérieux de tout ramener, avec une exacte mesure du juste et du vrai, aux proportions historiques.

Il a divisé ses livres avec beaucoup de méthode. Chaque chapitre est éclairé par des vues politiques, morales et administratives. On y trouve, pour les deux périodes, *française et haïtienne*, tout ce qui peut consoler nos douleurs, affermir notre patriotisme. « L'histoire, dit-il, ne doit pas être un simple récit des événements. Elle comporte des enseignements toujours utiles aux peuples dont elle raconte les actions. Son objet doit être d'indiquer ce qu'il y a eu de louable ou de condamnable dans ces actions. C'est par là qu'elle encourage les hommes à faire le bien, qu'elle les détourne du mal. »

M. Ardouin est plus souvent philosophe que peintre; c'est en remontant aux causes qui les déterminent, qu'il s'efforce toujours d'expliquer les moindres faits. Une des parties, utile, solide de son œuvre, est encore sa documentation.

Son impartialité, ses moyens d'information précise, se trouvent en quelque sorte réunis dans les pages qu'il consacre à ces deux officiers de haut mérite, Toussaint Louverture et André Rigaud, engagés au temps de la colonie dans une lutte malheureuse de rivalité.

Voyez comment, d'une main sûre et ferme, il trace le portrait de ces deux hommes, si dissemblables à divers points de vue :

Toussaint Louverture, mal partagé par la nature, était petit de taille, laid de figure, nasillard, quoique ayant d'ailleurs le feu de l'intelligence dans les yeux, l'éclat du génie dans le regard.

Rigaud, au contraire, d'une taille ordinaire, avait une figure attrayante, une physionomie ouverte qui prévenait en sa faveur, un air martial, néanmoins, la tournure enfin d'un vrai militaire. Son regard seul captivait les cœurs; et c'est tout cet ensemble de sa personne, indépendamment de ses services et de son caractère d'une franchise peut-être imprudente, qui lui fit mériter toujours tant d'enthousiasme.

Dans la seconde partie, la *période haïtienne*, le récit conserve, sous la plume toujours honnête et scrupuleuse de M. Ardouin, sa force, sa bonne tenue, son tour philosophique, sévère et moral.

Contemporain de certains événements voisins de l'indépendance nationale, M. Ardouin, aux renseignements puisés dans les journaux, les lettres et les mémoires, ajoute aussi des souvenirs personnels.

C'est dans une langue fière, toute trempée d'émotion et de noble joie, que M. Ardouin salue le réveil lumineux de la liberté, cet acte grandiose et sublime: l'indépendance de son pays,

> Comme ils durent être glorieux, ces guerriers qui, en ce moment solennel, s'engageaient, en face du ciel qui avait béni leurs armes, à combattre jusqu'à extinction pour maintenir l'indépendance de leur pays, qu'ils avaient conquise au prix de leur sang !
>
> A nous, qui nous en glorifions aujourd'hui, d'admirer le dévouement de nos pères, se posant sans crainte devant la puissance colossale de la France, après lui avoir ravi sa plus belle colonie !
>
> . . . . . .
>
> . . . . . .

Les lignes qui précèdent sont simples, et prouvent bien que M. Ardouin avait la

sérénité nécessaire pour faire une œuvre de bonne foi. Son jugement est calme et réfléchi.

Aussi son ouvrage, le meilleur, témoigne d'un grand et bel effort pour ressaisir la vérité historique et la faire revivre,

Émile Nau

ÉMILE NAU

EN reconstruisant l'intéressante histoire, jusqu'à lui vague et légendaire, des premiers habitants de l'île d'Haïti, de cette race aux mœurs simples, naïves et inoffensives, envahie, dépouillée de la propriété du sol, du commandement et de la liberté, à l'arrivée inattendue de Colomb et de ses compagnons, M. Emile Nau a fait une conscien-

cieuse et instructive évocation, pleine de couleur et de sincérité.

Cette histoire, émouvante et tragique, est celle, comme on le sait, de quelques représentants d'une grande nation, l'Espagne, subjuguant au nom du « Christianisme » une population tout à fait primitive, mais originale, brave autant que généreuse, vivant dans une île lointaine et inconnue.

Et ce sont bien les traditions, les sentiments, le mode d'existence de ce peuple disparu, différant de nous par les origines et la langue, qu'il a décrits, en son *Histoire des Caciques*, avec une grande sympathie et une parfaite exactitude.

Il fait revivre de la vie de l'histoire, pour nous et pour tous, la forme particulière que revêtait, au milieu des souffrances de l'oppression, l'instinct de la conservation chez des gens bons, mais résolus.

Tous n'ont pas été vaincus en un jour. Les Caciques, un à un, défendaient l'intégrité de leur territoire, de leur principauté, créant des bandes organisées pour la lutte suprême, inégale il est vrai, mais héroïque, dans les forêts, sur les montagnes, vénérant comme des martyrs ceux qui mouraient au combat.

Un d'entre eux pourtant, l'unique, est

resté *invaincu :* c'est le Cacique Henri. L'historien éclaire la physionomie de celui qu'il appelle « le plus grand homme de sa race. »

Henri était un sauvage converti, et portait un nom chrétien. Il l'était réellement devenu comme la plupart de ses compagnons d'armes. Il fut le plus grand homme de sa race. On aime à penser qu'il eût été digne de commander à un grand peuple, et d'être, par exemple, le souverain des indigènes haïtiens, lorsqu'ils se comptaient par centaines de mille, et qu'ils formaient une nation ; mais, cependant, Dieu sait s'il eût été plus illustre sous les auspices d'une autre fortune, et s'il eût été plus glorieux pour lui d'être autre chose que le chef magnanime d'une petite tribu de braves, se délivrant de la servitude, et contraignant leurs maîtres à les laisser finir, paisiblement, dans la liberté et l'honneur, le reste des jours comptés à leur race ?

Il était entreprenant, hardi, et avait un certain esprit d'organisation :

Ses succès avaient rapidement grossi son parti. Journellement, des esclaves indiens se sauvaient et le rejoignaient. Parmi ces fugitifs, se trouvaient aussi des femmes et des enfants. Ils étaient deux ou trois mille, une véritable tribu, vivant, dans ces montagnes, du fruit de son travail, et faisant respecter son indépendance en versant un sang rare et précieux. Des cases et jardins s'élevaient partout, comme par enchantement ; et, en peu de temps, ces lieux inhabi-

tés et déserts se peuplèrent et prirent un aspect riant et animé. Les cases étaient disséminées sur un espace étendu, et bâties à de grandes distances les unes des autres. Elles étaient en assez grand nombre pour former une grande bourgade, si elles étaient réunies sur un même point. La tribu indienne du Baoruco menait une vie des plus actives ; elle travaillait aux champs, et faisait l'exercice militaire, tour à tour : et, souvent elle quittait les champs pour aller combattre et vaincre ; car elle était invincible dans ses montagnes.

C'est sur ces hauteurs que le Cacique Henri vécut ses derniers jours, libre, dans une entière et farouche indépendance, et mourût l'un des derniers de sa race.

Tout concourt, en cet ouvrage d'un style net et précis, à établir la patiente érudition de l'historien : cosmogonie, flore, religion et littérature. Lisez ces lignes:

Il n'y a pas de doute qu'Haïti eut une littérature primitive. Elle consistait en poésies populaires. Cette sorte de poésie se trouve chez tous les peuples qui ont une existence nationale, une langue et des traditions ; mais il en est chez lesquels elle est plus particulièrement inhérente aux mœurs...

Il en était ainsi chez les premiers haïtiens.

Leurs areytos étaient des poèmes ou des chansons entonnés aux funérailles des caciques, des nitaynos, ou de tout autre personnage qui méritât des regrets patriotiques, même une jeune fille ou un enfant. Ils en composaient aussi sur tous les sujets pour leurs fêtes, leurs jeux, leurs danses.

Le nombre en dut être considérable. Cette poésie en était venue cependant à s'individualiser en Haïti. Elle n'y était pas toujours sans nom d'auteur, elle avait fini par avoir ses auteurs désignés, et, avec la cacique Anacaona, elle acquit une grande part dans l'ascendant et la célébrité du trône...

La poésie était en effet un culte et une passion pour ce peuple qui a appelé « Fleur d'Or » l'une de ses reines, parce qu'elle était poète. Ce nom, ce mot à lui seul révèle que les haïtiens avaient réellement le sens poétique, l'imagination délicate et impressionnable, et qu'ils étaient reconnaissants à leurs poètes des jouissances intellectuelles qu'ils leur prodiguaient...

Pour écrire cette *Histoire des Caciques*, M. Nau a laborieusement vécu une partie de son temps dans le monde du passé. Il a puisé à toutes les sources, avec soin et à-propos. Tout cela cependant est contenu dans un ouvrage de moins de quatre cents pages. Bien qu'il se conforme aux lois essentielles du genre, on est par ailleurs très heureux de noter, que seul, de ses prédécesseurs, MM. Madiou et Ardouin, il traite l'histoire en art.

Oswald Durand

OSWALD DURAND

VERLAINE, un jour qu'on le pressait de confesser une doctrine, répondit sur un ton naturel et simple, avec sa bonne franchise : « Je n'en ai pas. Quand je suis malheureux, j'écris des vers tristes, c'est tout, sans autre règle que l'instinct du moment. »

L'instinct du moment ! Oswal Durand, ce bohème des tropiques, ce *faune* de nos régions créoles, écartant les formules, négligeant les pastiches immodérés qu'on

fait des poètes français, ne connut et n'affirma jamais autre chose que ce *principe directeur,* unique pour lui, et grâce auquel il donna naissance à toutes ses improvisations merveilleuses, d'une belle aisance de prosodie, qui font vraiment de son recueil de *Rires et Pleurs* un écrin charmant où brillent les plus jolies choses: gaité en fusée enroulée en des vers d'allures libertines; larmes perlant aux bords des cils, avec le balancement et l'éclat des gouttes de rosée.

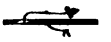
De tous nos poètes contemporains, c'est le premier en date et en talent. Le plus fécond et aussi le plus beau tempérament poétique. Ses poésies toujours jeunes, toujours fraiches, sont simples, et d'une coloration juste.

Il a

... chanté nos oiseaux, nos fertiles campagnes,
Et les grappes de fruits courbant nos bananiers,
Et le campêche en fleurs parfumant nos montagnes,
Et les grands éventails de nos verts lataniers,

... chanté notre plage où la vague se brise
Sur les pieds tortueux du raisinier des mers ;
Nos sveltes cocotiers, qui prêtent à la brise
Des sons purs qu'elle mêle au bruit des flots amers.

Et ce poète descriptif, folâtre, souvent de pensée licencieuse, a su à sa lyre ajouter une corde d'airain aux heures des grandes douleurs patriotiques.



En 1896 il se fit éditer, bien que déjà ses vers, publiés dans divers journaux, fussent dans toutes les mémoires, le public parcourut avec curiosité et plaisir les pages imprimées de ces deux volumes : *Rires et Pleurs*.

On félicita le poète, mais on lui reprocha aussi d'avoir gardé trop longtemps en feuillets épars, des poésies qui font honneur à notre littérature, où fourmillent déjà, hélas, tant d'œuvres négligeables et autour desquelles on a fait tant de tapages ridicules.

C'est une douce inspiration que la sienne, coulant de source, de naturelle venue, et qui se répand en des méandres délicieux, avec de charmants caprices, des fantaisies sans entraves.

Cette pièce qui vous tombe sous les yeux, à la première page du premier volume, est vraiment un des chefs-d'œuvre de Durand.

Elle est intitulée : *La Jalousie*. Le sujet est emprunté à la légende biblique. Il nous conte, avec des idées neuves et personnelles, les impressions suggestives d'Ève et d Adam, après le premier péché.

Ecoutez le récit fait par le poète :

Dans le bleu paradis, ce frais séjour du rêve,
Ève, la belle enfant, curieuse comme Ève,
Se cache aux yeux du Maître, et, trop tard se repent
D'avoir prêté l'oreille aux propos du serpent.

.....

..... la blonde enfant, cette fleur de l'Eden,
En touchant aux doux fruits du céleste jardin,
Sentait que c'était mal ; mais, malgré ses alarmes,
Elle avait du péché savouré les doux charmes.

Il nous livre les secrets intimes de leur cœur. On les voit « heureux et tremblants » dans leur douce indécision. Cependant que les vers se succèdent, gracieux, faciles, aisément descriptifs.

La fleur a des parfums autrefois inconnus....

Puis la pudeur innée de la femme, dans une sourdine des sens, s'épanouit toute en ces deux vers, bucoliquement aimables·

Ève rougit de voir les blanches tourterelles
Sous la verte feuillée entrelacer leurs ailes..,

Le poète nous ménageait un beau mouvement au milieu du récit. Encore une ligne, un vers... Et voilà que Dieu, dans sa colère, se lève et leur dit: « Hors d'ici! »

Ils s'en allèrent donc, l'un, la tête baissée,
Tenant sur le gazon sa paupière fixée,
Comme pour y chercher son bonheur envolé,
Songeant avec douleur au beau ciel étoilé ;
L'autre, la femme forte, avec sa voix sonore,
Lui disant: « Nous avons une espérance encore,
.....
« Il nous reste l'amour, cette vive étincelle,
« Que nous avons ravie à la flamme éternelle !»

Mais, ainsi qu'il nous le dit, Dieu voulait *punir* et non pas *consoler*.

... tandis que la femme, avec son doux parler,
Allégeait pour Adam le fardeau de la vie,
Celui-ci caressait une biche asservie
Qui suivait tous ses pas, qui lisait dans ses yeux,
Et s'égayait soudain quand il était joyeux.
Alors Ève sentit que le froid d'une lame
Lui passait dans le cœur et lui traversait l'âme :
« Tu l'aimes plus que moi ! » dit-elle à son époux,
En lui montrant du doigt la biche aux yeux si doux.

C'est que le Maître, aussi, pensait à l'étincelle

Qu'ils venaient de ravir à la flamme éternelle.
Alors, pour être sûr de la punition,
A côté de l'amour, céleste passion,
Dieu venait de placer, d'un mouvement rapide,

« La sombre jalousie au teint pâle et livide ! »

Pour une fois, — sortant de sa manière habituelle, — le poète, dans le domaine de l'inspiration purement chrétienne, a su nous charmer par la délicatesse, le tour philosophique d'une poésie où l'on sent planer agréablement les douces lectures du *Paradis Perdu*.

Dans un coup d'œil sur la poésie haïtienne, M. Georges Sylvain nous dit, au sujet de Oswald Durand, dans une prose claire, harmonieuse à l'oreille, et aussi avec de remarquables scrupules de pensée : « Aucun des secrets du métier ne lui est étranger. Odes, ballades, satires, iambes, contes, que sais-je? il s'est essayé dans tous les genres. On dirait même que la difficulté l'attire. Il a des sonnets acrostiches, des sonnets mosaïques, des sonnets mignons... »

Qui peut nier vraiment que cette apti-

tude à tout, cette belle et inlassable fécondité, ne soient à un point éclatant le signe véritable de la maîtrise ?

En effet, quand on lit les *Quadrilles de Quatrains moroses*, *les Forts, Impassibles, Dans l'implacable azur*, *Cantilène de Midi*, *le Sommeil du Vieillard*, *le Chanteur des rues, la Gaieté d'Hérard*, on s'en convainc facilement.

Poète, il l'est vraiment. Par le cœur aussi bien que par l'esprit. Ce qui chante en lui est l'âme nationale. Aussi devait-il nous créer, à la façon de Mistral, ce doux provençal, une poésie imagée et colorée dans notre patois haïtien.

Il fit des *contes créoles* d'une saveur particulière, et cette *Choucoune* qui demeure un chef-d'œuvre incomparable. Mélancolique histoire d'un jeune homme délaissé, trahi en son amoureuse tendresse...

Yon p'tit blanc vini rivé :
P'tit'barb' rouge bell' figur' rose ;
Montr' sous côté, bell' chivé
— Malheur moin, li qui la cause !...
Li trouvé Choucoune joli ;
Li parlé franc', Choucoune aimé li...
Pitôt blié ça, cé trop grand la peine,
Choucoun' quitté moin, dé pieds moin lan chaine !

Cette poésie créole, toute de mol abandon, avec ses expressions populaires, en un mot d'un charme particulier, nous fait voir la richesse qu'on en peut tirer, en l'appliquant, comme l'a fait notre poète, à des sujets purement haïtiens.

Nous sommes redevables, sans doute, à ce *poète national,* d'avoir créé tout entier un « art du terroir ». Désormais on tachera de conserver, plus ou moins, sa poétique en ce genre. Une chose surtout : son vers au contour un peu lâche et voulu.

Si l'on veut bien connaître Oswald Durand, le bon Durand, il suffit de le surprendre un matin chez lui, dans l'intimité. Il est tranquillement assis, avec deux ou trois cahiers ouverts, devant lui, et sa plume au gré de l'inspiration court d'un côté de la page à l'autre, sans grincement presque, d'un mouvement égal de la main.

Il ne lève la tête, il ne découvre son beau front, sous lequel brillent des yeux souriants et fiers, que pour scander un vers, chanter harmonieusement une belle strophe.

C'est à cette heure et comme il est représenté dans une de ses photographies artistiques, les bretelles retombantes, une « régate » nouée à la hâte sur sa chemise ramagée, que l'auteur de *Rires et Pleurs* nous paraît dans toute sa physionomie vraie et attachante.

JÉRÉMIE

JÉRÉMIE

MONSIEUR Jérémie est un de nos meilleurs penseurs. S'il est vrai qu'il ne sacrifie point aux grâces légères, aux élégances de style, il n'en est pas moins séduisant, cependant, par certains côtés, et surtout par une chose qu'il possède à un haut degré : *le charme de l'autorité*.

Sa culture d'esprit, ses rares facultés

intellectuelles, un juste penchant pour la réflexion, devait tout naturellement, dans ses écrits, le porter aux raisonnements longuement enchaînés les uns aux autres.

Une logique entraînante, persuasive, telle est, en effet, la marque essentielle du talent de M. Jérémie. — Les œuvres dans lesquelles s'est exercé le tour particulier de son esprit: *l'Éducation Populaire*, *Instruction et Travail*, *l'Effort*, font le plus grand honneur à l'élévation de ses idées et à la liberté de ses jugements.

Avec lui, ce qui n'était encore, en notre petite agrégation sociale, qu'indiqué, se dégage, s'affirme, se proclame.

Et quel écrivain, chez nous, fait la place plus grande à l'Idée ? Elle seule, pense-t-il, fait une nation grande, forte et digne.

L'*Effort*, le dernier ouvrage de M. Jérémie, n'est que la reprise des théories émises dans les deux premiers, l'*Éducation Populaire* et *Instruction* et *Travail*, mais avec plus de force, de vigueur. L'impulsion d'évolution, dit-il, ou à peu près,

vient d'un petit nombre de penseurs: mais il faut que tous comprennent, que le peuple soit instruit, que son éducation soit faite, et alors seulement le mouvement sera parfait. *L'instruction* et *l'éducation*, voilà ce qui donne l'*unité sociale*.

Un pays ne tient pas du dehors sa force évolutive, il la trouve en lui-même, dans chacun de ses habitants. C'est pourquoi nous devons nous appliquer à faire l'éducation de tous ceux qui sont au seuil de la vie. Veillons à ce que chaque enfant soit convenablement élevé. Nous n'avons pas besoin de savoir où il a pris naissance sur le territoire; nous n'avons pas besoin de savoir s'il appartient à une famille riche ou pauvre et quelle sera sa vocation. Devenu homme, qu'il soit une tête capable de jugement. Ainsi, il sera une volonté, un facteur dans l'œuvre collective. En cherchant à affirmer son individualité par respect pour lui-même, il consolidera l'œuvre de tous par ses aptitudes.

Par une suprême habileté d'écrivain, M. Jérémie associe à sa thèse une partie spéciale, intitulée : *Vues Théoriques et Pratiques*.

Il touche à tout ce qui concerne l'organisation de la vie collective, politique et sociale : celle des institutions et des lois.

Et c'est de ce côté aussi que M. Jérémie fait admirer tout le mérite de son travail, paisible et sérieux ; qu'il se montre plein de sagesse, de prévoyance, par les réflexions qu'il suggère et les souvenirs qu'il réveille. On se surprend à trouver toutes choses nouvelles sous sa plume, à cause du ton et de la manière dont elles sont dites.

Des exemples nombreux, tirés de notre passé, sont cités à chaque page ; des comparaisons originales jaillissent de son cerveau comme d'une source qui a longtemps ramassé ses eaux avant de les répandre.

L'*Effort* fait une place spéciale d'écrivain philosophe à M. Jérémie dans l'histoire de la littérature haïtienne. Pour la génération présente, comme pour les générations à venir, cet ouvrage d'un intérêt puissant reste une *force* et une *espérance*.

Loin de s'occuper de la confection facile, paresseuse pourrions-nous ajouter paradoxalement, d'un livre de pure ima-

gination, il a préféré imprimer, dans une œuvre utile à tous, d'une plume éclairée, croyante et sincère, une direction morale plus droite et plus ferme.

Georges Sylvain

GEORGES SYLVAIN

POUR qu'on croie au génie, dit un souriant ironiste, * « il faut qu'il porte toujours son costume royal, sa pourpre et son hermine, son sceptre et sa couronne, éblouissant, aveuglant, — à ce point qu'on n'ose pas le regarder en face... »

M. Geôrges Sylvain. — l'écrivain dont nous avons coutume d'admirer la prose

* M. Alfred Delvau.

agile, pleine d'idées et d'une correction parfaite, — vient d'en faire l'expérience personnelle, et malheureuse à coup sûr.

Présenté par M. Justin Dévot, dans une magistrale préface, que nous avouons d'une complaisance infinie et qui a certainement pour excuse leur bonne amitié, il nous apporte en un millier de vers, enclos dans son livre coquet et artistement illustré, l'écho des vibrations sereines et paisibles de son cœur.

A peine distribué au public, ce livre, *Confidences et Mélancolies*, fut acceuilli impitoyablement par une véritable levée de plumes. On pensa, et même on écrivit que c'était à tout jamais fini, que le *bonze était renversé* de son piedestal.

Evidemment, c'était exagérer ! — Aujourd'hui que le calme s'est fait, que l'équité remplace le parti-pris, on sera obligé de convenir, à la honte de certains intéressés, que M. Sylvain a certainement, dans son recueil, des poésies dignes d'être saluées comme de fort jolies choses: — des strophes heureuses, d'une belle venue: des vers harmonieux, des rimes douces et berceuses à l'oreille.

Sans avoir le grand sens poétique, le beau talent de Durand, le maître en l'art prestigieux du vers; sans occuper aucun sommet, M. Sylvain n'a pas moins apporté sa goutte de parfum, le bleu de ses rêves, le noir de ses mélancolies, dans l'originale et charmante éclosion de la poésie haïtienne.

Confidences et Mélancolies ! Jamais auteur ne se montra plus soucieux de justifier l'intitulé de son livre. En l'ouvrant, au hasard des lectures, nous y trouvons les deux notes prédominantes : une franche ouverture de cœur et une vague tristesse d'âme.

A part quelques pièces, les poésies de M. Sylvain ne sont faites que de souvenirs. Le point de départ de leur conception est toujours, ou presque toujours, un rien ressouvenu, agrandi et ennobli, par des idées générales.

Ainsi, sur le ton mélancolique, cette pièce, *Tant qu'il nous est donné de voir*, constitue une de ses plus jolies inspirations. Pourtant le thème en est bien simple. C'est le regret attristant et pieux que nous laissent, après leur mort, les êtres chers et tendrement aimés.

Tant qu'il nous est donné de voir
S'épanouir autour de nous
Ceux pour qui vivre nous est doux,
Nous avons peine à concevoir

Que leur présence familière
Puisse manquer à notre vie:
Bravant l'instinct qui nous convie
A leur prodiguer tout entière

La tendresse de notre cœur,
Nous nous confions au hasard
Du soin d'en faire à leur regard
Étinceler la profondeur.

Puis, au millieu de ce beau rêve,
Où se berce notre imprudence,
Un jour de deuil, sans qu'on y pense,
La mort vient qui nous les enlève.

Et les pleurs coulent plus amers,
Lorsque, seul avec ses remords,
On se dit que jamais nos morts
N'ont su comme il nous étaient chers !

Quelle tendresse émue et sincère ! On ne peut douter que cette pièce n'obtienne le suffrage des vrais lettrés. Nulle négligence dans la facture. Elle est ouvrée avec un grand respect de l'art : les vers sont doux, bien rythmés, de rimes faciles et de délicieuses consonnances.

Ailleurs, sur le ton confidentiel, il nous berce agréablement au ressouvenir d'une *Lune de miel*. Le poète était bien jeune, c'était l'âge des divins rêves où l'on ne pense qu'à l'amour et à ses charmes sans mélange.

Ne pouvant citer, comme nous l'aurions voulu, c'est-à-dire *in extenso*, cette délicate et capiteuse poésie, contentons-nous de la signaler sympathiquement à l'attention du lecteur.

M. Sylvain n'est pas un grand poète, c'est vrai, mais il a certainement du talent. Il cisèle les vers en artiste, travaillant à petites touches menues. Point de lyrisme chez lui, mais des sentiments délicats, des souffrances intimes, jaillis du cœur et discrètement voilés.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire le sonnet suivant :

Plus tard, lorsqu'il aura bien neigé sur nos fronts,
Assis loin du fracas des rires et des danses,
Dans le calme du soir propice aux confidences,

Comme deux voyageurs lassés, nous causerons.
Je vous révèlerai, — mais voudrez-vous y croire? —
De quel prix j'ai payé ma cruelle victoire,

Et ce que j'ai souffert sans en mourir, le jour
Où je vous vis au bras d'un époux apparaître.
Alors, compatissant au sort de cet amour
Si profond et si fier, vous me direz peut-être,

Comme on dit sa douleur : « Que n'avez-vous parlé! »
Et cet aveu tardif d'un cœur qui s'abandonne
Passera sur mon cœur, toujours inconsolé,
Mélancolique et doux comme un souffle d'automne.

On dira, — nous n'en doutons pas, — qu'il rappelle un peu Arvers et son chef-d'œuvre. Le sujet en est le même. Mais combien renouvelé avec bonheur ! C'est un état d'âme que probablement le poète des *Confidences* a vécu.

Il ressort, après simple lecture, que la poésie de M. Sylvain n'est pas, au sens précis du mot, *descriptive*. Néanmoins, il serait souverainement injuste de ne pas

reconnaître que certains de ses vers font gracieusement images.

Les bateaux-pêcheur papillons des mers...

C'est joli comme un croquis au pastel, visible aux yeux comme on sent bruire à son oreille la douce musique de cette phrase allitérative des Goncourt : « la soirée frissonnante du friselis des feuilles ».

Une pièce de ce recueil : *Perspective*, témoigne aussi qu'un jour M. Georges Sylvain a eu la vision d'un paysage admirable.

Dans la molle langueur des tièdes soirs d'été,
— Tandis qu'à l'horizon tremble encor la clarté
Du soleil fugitif, — souvent, d'un pas tranquille,
Je reprends par les bois le chemin de la ville.
Comme l'onde qui dort au milieu des roseaux,
L'heure coule sans bruit. Sur la nappe des eaux,
Où l'ombre des grands bois vaguement se reflète,
Le crépuscule étend sa brume violette.
Un frisson court dans l'air, furtif comme un adieu.
Les palmistes, debout, dressant vers le ciel bleu
Leur fier profil, l'aboi lointain d'un chien de garde,
Un passant attardé, qui s'arrête, et regarde
La fuite d'une chèvre au fond des noirs halliers,
Ces spectacles, ces bruits qui me sont familiers,
Il semble que soudain leur charme se révèle
Dans cette paix du soir presque surnaturelle !

Et le jour sans rayons à mon rêve apparaît
Sous les traits d'un vieillard au sourire distrait,
A l'œil trouble, au front bas, qui, penché sur la terre,
Comme au bord de la route un arbre centenaire,
Y voit l'ombre s'épandre en flots, calmes et lourds,
Et songe que demain, et plus tard, et toujours,
Tenant un doigt posé sur ses lèvres mi-closes,
La Nuit voilera le mystère des choses...

Qu'il aït eu l'imprudence de faire précéder son livre d'une Notice sur la Poésie haïtienne, dans laquelle il critique à son aise et irrévérencieusement, les « aînés », ce n'est pas une assez bonne raison pour accabler M. Sylvain d'épigrammes cinglantes et lui dénier tout mérite.

Non — quoi qu'on en ai dit, — les *Confidences et Mélancolies* vivront. M. Sylvain est au nombre et au rang des poètes qu'on lit, et qu'on peut aimer.

Liautaud Éthéart

LIAUTAUD ÉTHEARD

LORSQUE sera venue véritablement l'heure d'ouvrir les portes d'un *Théâtre national*, de mesurer en quelque sorte le talent de chacun de nos auteurs dramatiques, on accordera, en tout honneur et en toute justice, à M. Liautaud Éthéart une des meilleures places.

Par la lecture, — c'est surtout par le livre qu'elles sont connues, — on voit déjà avec quel goût, avec quel art, avec quelle

aisance il composa ses œuvres dramatiques.

Pourtant, il eut le profond regret, jusqu'à sa mort, de n'avoir pu trouver, en Haïti, une scène définitive où représenter convenablement son théâtre. Il avait certainement étudié, et dans les moindres détails, tous les effets de la représentation.

Par ces quelques lignes, simples et précises, on voit comment il les comprenait ; comment il comprenait le véritable esprit dramatique, son action harmonieuse et idéale :

Pour bien juger d'une œuvre dramatiqne, il faut la voir au théâtre. Les plus belles compositions de ce genre ont besoin, pour être appréciées, que l'action qui en est le sujet se reproduise directement à nos yeux. Il y a une distance énorme entre lire une tragédie ou une comédie, et assister à une représentation théâtrale de la même œuvre. Cette foule de spectateurs qui encombre la salle de théâtre, ces lumières éclatantes, une douce symphonie, ravissant prélude du lever de la toile, de brillants décors, tout remplit l'âme d'une joie vive et pure, tout invite au silence, au recueillement.

Depuis sa mort, cependant, on eut la joie de voir un de ses drames : la *Fille de*

l'Empereur, représenté avec un inoubliable succès, par des acteurs et actrices improvisés, dans les salons du *Grand Cercle de Port-au-Prince*.

Le choix, en effet, était des plus heureux. C'est bien dans la *Fille de l'Empereur* que se révèle le vrai talent de M. Éthéart. L'exposition est lucide, vive et précise ; elle éveille en nous une curiosité sympathique aux alarmes de son héros, et à la tendresse qu'il éprouve pour la fille de l'Empereur.

ACTE PREMIER. — Scène IX :

CHANCY

Général, où voulez-vous en venir ?

PÉTION

Celui à qui Haïti a décerné une couronne, a qui elle élèvera un autel de reconnaissance, cet homme, on vient lui dire à chaque instant : « Sire, on se remue contre vous ; on en veut à votre autorité. » Il est homme, et tout cœur humain est accessible à la flatterie. Aussi il s'irrite de plus en plus : il croit voir des ennemis partout. Voilà la situation de notre infortuné pays. Réfléchissez maintenant à la vôtre.

CHANCY

Et que sais-je, moi pauvre avorton n'existant que par vous ; moi, moins que poussière, moi le néant.

PÉTION

Jeune homme, vous connaissez la princesse Célimène, vous connaissez l'amour que l'empereur a pour ce rejeton de sa race, vous connaissez les sentiments de Sa Majesté, songez qu'un nom illustre seul peut s'allier à celui de Dessalines.

CHANCY, à part,

Ciel ! malheureuse lettre !

PÉTION

Savez-vous le sort réservé à celui qui se permettra seulement d'aimer la princesse, sans le consentement de son père ?

CHANCY

Mais général, ces questions...

PÉTION

Celui-là recevra la mort pour prix de son amour. Et s'il est aimé de la princesse, s'il s'est permis d'avoir avec elle une correspondance secrète, il n'a plus qu'à fuir et à laisser le pays...

L'action s'engage, au second acte, se soutient et marche sans que rien ne vienne dans les détails de l'exécution, la gêner ou la contrarier. On arrive au dénouement, qui est d'une grande fidélité historique, sans accumulation des incidents,

sans secousses violentes, par les plus beaux effets dramatiques. M. Éthéart les a préparés avec habileté, convenance et mesure. Il ne pouvait assurément terminer sa pièce d'une manière plus saisisante, que par la scène de provocation et celle du suicide de son héros.

Presque tout le théâtre de M. Éthéart est en prose. Il n'a point assoupli son style à l'harmonie du vers. Aussi sa prose est chargée de locutions toutes faites et manque de douceur, de délicatesse, de coloris poétiques.

Il remplace, pourtant, les tours originaux et les vives images, par le mouvement et la chaleur. C'est encore là un de ses mérites.

Dans le cercle de ses compositions, nous trouvons six drames, une comédie et deux vaudevilles. *Génie d'enfer* est un petit drame en un acte, rapide et mouvementé, qui a pour motif le jeux naturel des intérêts, des passions et de l'amour. *Guelfes et Gibelins* est tiré tout entier d'un épisode de l'histoire du moyen-âge. M. Éthéart en a su extraire des effets puis-

sants de terreur et de pitié. Le préjugé de couleur, une rivalité amoureuse entre un gouverneur du Roi à Saint-Domingue et un affranchi, lui ont donné le sujet de son grand drame : *Un duel sous Blanchelande*. Il contient une ou deux scènes admirables: celle du serment de fidélité, surtout. L'intrigue et l'action languissent un peu, dans l'ensemble. La pièce méritait d'être écourtée. Deux autres drames, *Un espoir déçu*, *le Parc aux Cerfs*, n'ont point conservé, l'un et l'autre, un intérêt durable. Le *Monde de chez nous* est une comédie de pure observation, conçue et développée avec agrément. *Deux étudiants* et *Binettes de classiques*, sont les deux vaudevilles, également amusants par le fond et la forme, qui font valoir les qualités de M. Éthéart au point de vue de la peinture des travers et des ridicules de son époque.

En résumé, disons-le, il y a un côté très louable dans le beau talent de M. Éthéart, c'est le sens dramatique. La fécondité et la variété, l'art de la mise en scène, sont en quelque sorte les formes incontestables de sa brillante imagination.

Il possédait enfin, et souverainement, « la magie créatrice qui sait communiquer la vie à tout un petit groupe de personnages. »

Paul Lochard

PAUL LOCHARD

Un poète et un sage, pourrait-on dire de M. Paul Lochard. Il a le calme dans l'esprit et dans le cœur. Son intelligence a mûri dans le silence du cabinet de travail, loin de la foule, dans la solitude idéale de la pensée. Le caractère spécial de ses œuvres, de ses poésies, se résume dans un grand fond d'idéalisme religieux.

Il est de ces songeurs, aux mœurs mo-

nacales, qui prennent la fonction lyrique non seulement au sérieux, mais au divin, qui amassent et déversent dans leurs œuvres des trésors de nuances morales et religieuses. Aimons-le, ce poète en cheveux blancs, car il est un messager de lumière. L'unité de sa vie, sa conscience droite, sa modestie aimable, l'élèvent au rang du petit nombre de ceux qui ont droit au respect et à l'admiration de tous.

De ce doux et fervent spiritualiste, nous avons un livre, les *Feuilles de Chêne*, qui, bien plus que les *Chants du Soir*, marque l'heureux emploi de ses facultés.

M. Paul Lochard, dans son commerce familier avec les livres saints, comprit que là seulement se trouvaient les leçons de sagesse et non dans les confuses mêlées des intérêts et des passions. Il s'y complaît. Et cette fidélité patiente le récompense par des visions extra-terrestres. Lisez, dans les *Feuilles de Chêne*, la *Création*, ce poème écrit en vers alexandrins, d'une facture régulière, qui dénote un ouvrier singulièrement habile, un artisan consommé.

Nul souffle, nul atome aux profondeurs du vide
Partout morne silence et partout nuit livide.
Rien n'existait encore excepté l'Incrée.
Seule, et peut-être en soi, de soi, même effrayé,
Il rêvait. Sa pensée agitait ses artères.
Immobile, il rêvait, au fond de ses mystères.
Les jours, les mois, les ans, les siècles tour à tour,
Passaient dans son esprit sans forme, sans contour,
Et se perdaient au fond de l'âme universelle
Comme au sein du volcan le bitume ruisselle,
Comme la flamme bout aux entrailles du mont
Sans altérer la paix empreinte sur son front,
Ainsi, tandis que calme en sa grandeur suprême,
Impassible, il rêvait se parlant à lui-même,
Sa vertu fermentait dans sa pensée en feu
Qui tournait roue immense et sombre, au noir essieu,
Et faisait de sa tête un vrai laboratoire,
Une forge ou la vie écumait, lave noire,
Pourtant rien n'existait encore, vide béant
Partout, partout silence et nuit ; partout néant !
Oui, néant ! Lui, l'œil fixe, auguste, inabordable,
Il rêvait immobile, au fond de l'insondable,
Tout à coup, son esprit, par ses rêves heurté,
Frémit. Alors, sortant de l'immobilité,
Il fit, de son abîme, éclater sa puissance !
Un souffle, un tourbillon vertigineux, immense,
Infini, suscité par l'éclat de sa voix
Emplit le vide ému pour la première fois,
Montait et descendait, remontait formidable,
Plein d'atomes, hurlant dans un vol indomptable,
Et semblait répéter partout : Commencement !

Si la multiplicité d'aspects des temps mystérieux qu'il présente successivement à nos regards, mêlés à des aperçus de métaphysique religieuse, produit à la

première lecture quelque confusion. il est aussi juste de dire qu'elle cesse dès qu'on a relu ce vaste poème (vaste par le sujet traité) dont le plus grand écueil était, pour le poète, cette immensité même.

Il s'en est tiré, pourtant, avec quelque talent.

L'Homme, *Lucifer*, *La Vie*, ne sont que des poèmes qui se relient par une pensée unique : les problèmes de la Nature. Ce sont eux qui forment comme un portique à ces *Feuilles de Chêne*. Mais cette nature est spiritualisée par l'idée que M. Paul Lochard se fait des forces secrètes et de la force suprême.

S'exprimant en rhytmes graves et amples, d'un ton convaincu, il prêche la Charité, le Sacrifice et la Bonté.

Va sois bon. La bonté nous rapproche de Dieu

dit-il quelque part. *Toussaint-Louverture*, *Nos Aïeux*, *la Croix*, *Guerre civile*, lui ont permis de formuler toute une théorie ordonnée de la liberté, de la paix, de la guerre, de la justice et du travail.

M. Lochard sait aussi écrire des vers où ne se trouve nulle philosophie. Ils sont

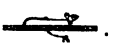
faciles, sonnent clair, et font aimer sa muse légère.

De ta cantilène
Le beau rhytme est d'or,
Et douce est l'haleine
De ta cantilène
Au vol du condor.

Poète, ta muse,
Ta muse aux doux yeux
..... m'amuse;
Poète, ta muse
Me ravit aux cieux.

Chantant la nature,
La source, la fleur,
L'oiseau, la verdure,
Chantant la nature,
Elle prit mon cœur

C'est de la grâce et c'est du sentiment, très tendre, très pur, avec une aimable et sincère candeur.



La physionomie de M. Lochard est d'une expression particulière. Un large visage

que creuse un sourire ascétique, des joues rondes et des yeux gros, étonnés et doux.

Il n'a point l'élocution facile. Une certaine lenteur pèse sur sa langue et rend sa voix traînante et monotone. Et, certes, ce n'est pas de lui qu'on peut dire : « Il parle, et l'on croit voir les abeilles de l'Hymette voltiger autour de sa barbe d'argent ».

Frédéric Marcelin

FRÉDÉRIC MARCELIN

PAR ses derniers succès de publication, ses romans, M. Frédéric Marcelin nous a fait entrevoir l'éclosion prochaine et nécessaire d'une littérature vraiment nationale,* haïtienne par le tour et le fond, originale et séduisante.

* Depuis, MM. J. Lhérisson avec PITITES CAILLE, et F. Hibbert avec SÈNA, se sont essayés dans le genre, non sans mérite.

Et c'est beaucoup, en vérité, d'avoir eu cette pensée qui le place au rang des novateurs ; d'avoir su choisir ses sujets dans la source infinie de l'observation et la copie des types de la vie locale.

M. Marcelin, précédemment, avait beaucoup écrit, on s'en souvient : mélange de littérature, de politique et de finances. On commençait à penser qu'il produisait un peu trop, sans s'arrêter à un genre qui fut uniquement de la littérature. Cela, non sans raison, si l'on juge que dans aucun de ces livres il n'a été au-dessous d'une facilité élégante, de bon ton, qui n'a point manqué d'attirer, particulièrement à la distinction de sa prose, quelques éloges qu'on eut souhaité d'accentuer encore.

De quelque manière qu'on envisage les qualités littéraires de M. Frédéric Marcelin, on trouve un profond amour des nuances infinies de l'ironie, dans la pensée et dans le style. Dès lors, rien d'étonnant qu'il nous amuse, nous touche et nous intéresse par des romans dont les paysages, vrais en couleur, se déroulent sous notre ciel.

Obéissant à un instinct très sûr de son

don d'observation, de vie et d'émotion, M. Marcelin a écrit *Thémistocle-Epaminondas Labasterre*, *la Vengeance de Mama*, *Marilisse*, trois romans de mœurs, d'un impressionnisme qui donne un intérêt séducteur à nos tableaux nationaux. A la suite de ses héros et de ses héroïnes, on trouve une série de personnages épisodiques, caricaturés avec esprit, croqués avec une incisive malice.

On connait déjà le sujet de *Labasterre*. C'est la naissance, l'enfance, la jeunesse de Thémistocle-Epaminondas; ses amours et le rôle politique qu'il essaya de jouer. Il est tué par un officier de police, en se rendant à un banquet de la Presse qu'il venait d'organiser, laissant une fiancée inconsolable, Zulma, qui est l'héroïne de son cœur et du roman. Voilà la partie romanesque du livre et sa tragique conclusion. Mais il plaît aussi, et souverainement, par des beautés de détails. M. Marcelin a l'optique très juste. Il a crayonné certains petits tableaux qui ne laissent point d'être charmants, animés et enjoués : les *Mariniers du warf Bois-blanc*, les *Lavandières du Bois-de-Chêne*, le *Jour de l'An*, la *Marchande de poissons frits*, une *Première Communion*, et d'autres d'un enjouement teinté de tristesse point trop appuyée : les *Mendiants de la Cathédrale*,

un *Incendie,* un *Enterrement à Port-au-Prince.*

Si de ce roman nous passons à l'autre, à la *Vengeance de Mama*, c'est par une transition toute naturelle, ménagée habilement. Il est la suite, voulue par M. Frédéric Marcelin, du précédent, bien que formant un ouvrage pouvant se lire sans la connaissance nécessaire du premier. — Tout le sujet, toute la trame de ce livre poignant, est dans la passion de *Mama* (Zulma) et le culte qu'elle voue au souvenir du *mort aimé*, de Labasterre. Elle a juré de le venger. Le hasard veut que Télémaque, le meurtrier de Thémistocle, le cynique secrétaire d'Etat de l'Intérieur, la désire. Elle feint d'accepter ses avances, se soumet en apparence à ses propositions, et au moment où celui-ci croit toucher au bonheur suprême, elle lui fait boire, par une ruse achevée, un breuvage empoisonné. L'épilogue est dramatique : Zulma allume l'incendie dans la maison et disparaît sous les flammes.

Les caractères sont fouillés avec une précise netteté de psychologie passionnelle. On sent chez l'auteur un vif désir de faire vraiment un livre qui ait une valeur littéraire. Des observations piquantes, des anecdotes topiques, des descriptions

savoureuses, donnent un attrait captivant à ce roman.

Prenons, entre tous, ce paysage qui satisfait l'œil, par le mouvement et la couleur, la poésie et le bonheur de la composition :

La chevauchée à travers les solitudes des pièces de cannes, malgré sa monotonie, est loin d'être sans attrait. Au commencement, cette uniformité d'un horizon plat ne séduit pas beaucoup. Peu à peu pourtant, on se laisse aller à un charme réel... On côtoie longuement les allées qui coupent, de carré en carré, les plaines infinies. Par leurs éclaircies, on entrevoit les petits sentiers les sillonnant de toutes parts. Ils retiennent l'eau des pluies, servent à l'irrigation, permettent au piéton de se retrouver dans ce dédale de tiges longues et flexibles qui se balancent à plus de dix pieds sur sa tête. Car, si on n'est pas un familier des champs de cannes, la petite émotion, le frisson de s'égarer vous saisit malgré vous quand, seul, on en trouve un... La vision de la plaine est très basse. Peu d'arbres en rompent la ligne bornée. Les feuilles vous frôlent au passage dans une plainte lente et douce. Le vent est léger. Tout le long des ruisseaux qui ondulent, des caravanes de fourmis affairées montent, descendent, se croisent en tous sens. Bien vite, votre paletot se teint de la légère poussière blanche, métallique, pailletée qui se détache des tiges. De gros rats, sous vos pieds, glissent en courant. On a l'impression qu'il ne ferait pas bon se perdre ici, d'être forcé d'y passer la nuit. On se rappelle les histoires d'ivrognes égarés, retrouvés, à la saison des coupes, complètement blanchis par les fourmis et les rats... La lamentation des panaches verts, harmonieux et triste, continue toujours...

M. Marcelin a le goût des images vives, réalistes, pittoresques et amusantes. Il est rare qu'il se répète ; la fécondité de ses moyens est égalée par leur variété, leur sûreté et surtout leur aisance. Il tire parti de tout avec un sentiment parfait de ce que demandent la légèreté ou le sérieux, l'ironie ou les qualités patientes d'observation.

Le dernier de ses romans publiés, porte le nom d'une brave fille de la classe populaire : *Marilisse*, qui est l'originale déformation de celui de Marie-Louise.

Et c'est sa vie de labeur intense et son milieu que décrit M. Frédéric Marcelin, avec son talent toujours fin et ingénieux. — Elle débute, toute jeune, chez Me Casséus Théramène, un avocat de province venu à la conquête de la grande ville, Port-au-Prince, « porté sur les ailes de la Renommée de son clocher natal ». Elle est cuisinière, mais belle de forme et d'originalité. C'est une Vénus noire.

Et voici le portrait, gracieux et vivant, très plastique, que l'on est tout heureux de lire sous la plume exquise du romancier :

Tout était grâce en elle. Ses attitudes les plus simples semblaient marquées au coin de la plus savante eurythmie. Quand, par exemple, elle revenait

du marché, le panier, maintenant plein, posé sur sa tête et débordant, entre les deux pans soulevés du couvercle divisé par l'anse, de carottes, de navets, de bourgeons-mirliton, elle rappelait quelque rêve, quelqu'arrangement d'artiste, vainement cherché jusqu'alors, trouvé enfin dans un hasard, une rencontre de génie... Ce panier, sur ce madras aux vives couleurs qui la coiffait, prenait, dans l'harmonie de ses pas, la toute-puissante séduction de l'amphore classique. Sans grand effort, on pourrait, à la voir, se figurer une de ces filles bibliques qui enflammaient jadis les patriarches et les rois.

Salomon n'eut pas trop de son Cantique des Cantiques pour la célébrer, mais il ne lui eût pas fait dire, assez niaisement, d'ailleurs, comme à la Sulamite : *Nigra sum, sed formosa.* Marilisse était noire et belle, belle de par les lois de la nature qui veulent que la beauté ne soit pas une affaire de convention, de couleur. Elle est dans la forme souveraine, dans l'harmonie de l'être...

A la suite d'une aventure, survenue une nuit, Marilisse s'enfuit de la maison de Me Caséus Théramène avec son complice, Joseph, le cymbalier du corps de la musique du Palais. Puis, c'est leur établissement, leur *placage*, sorte d'*épousailles nationales*, dans une maisonnette du haut de la Grand'rue. Et c'est de cela que M. Marcelin a tiré tout le fond de son roman. Mais que de choses intéressantes, prises sur le vif, contées avec entrain, à travers toute une suite de pages pleines de lumière et de vie!

Nous pourrions citer : le *Baptême de Cléore ;* une *Procession* ou la *Fête-Dieu ;* les *Tremblements de terre;* d'une gaieté à la fois douce et forte.

M. Marcelin est un fort galant homme, qui a écrit pour nous et accomodé à nos goûts de très jolis romans. Il a eu la bienveillance de ne point nous affliger par des pensées tristes, dans un milieu où l'âme est morne, indifférente et inoccupée. Et, c'est de ce trait spécial de la physionomie de l'écrivain, chose étonnante, que se sont plaints quelques philosophes moroses, en lui trouvant une trop grande frivolité d'esprit à sourire et à se moquer. Non, au contraire, sachons lui gré de la grâce avec laquelle il « ironise » et l'innocente manie de souligner, dans une prose faite de clarté et de simplicité, nos petits travers, nos petites passions, nos ridicules et nos vices.

Ultime Hommage

ULTIME HOMMAGE

On achevait d'imprimer ce livre, quand se répandit la nouvelle de la mort soudaine du poète Oswald Durand. J'ai voulu rendre un dernier hommage au Maître, à celui qui guida avec tant de bienveillance mes premiers pas dans les lettres haïtiennes.

Le 23 Avril, jour où l'on célébrait les funérailles de l'illustre défunt, avec une pompe digne de son grand esprit, de son beau génie, aux sons de l'*Hymne national*

dont il écrivit les paroles, avant qu'il fût couché pour toujours sous la mousse de notre pittoresque nécropole, je publiais ces vers mouillés de pleurs:

Tu pars, ô cher poète, ayant donné ton âme
Et la flamme qui l'animait;
Je devine, ce soir, les sanglots d'une femme
Qui, malgré tout, vraiment t'aimait.

Oh ! combien sont partis, sans connaître la vie!
Ils sont bien à plaindre, ceux-là;
La lumière du jour leur fut trop tôt ravie,
Et leur jeunesse s'envola !

*
* *

Tu nous fuis, doux charmeur, dont la muse fidèle,
Sans nous lasser de ses chansons,
Nous soupirait ses chants et sa plainte éternelle,
Où passaient ses derniers frissons.

Combien s'en sont allés au séjour solitaire,
Sans avoir répandu l'or fin
Des rêves qui chantaient en eux, sur cette terre,
Et la joie et l'amour divin.

*
* *

Toi, tu vis parmi nous dans l'ombre où tu sommeilles,
Tes vers harmonieux, comme un essaim d'abeilles,
Bourdonneront toujours joyeux à nos oreilles.

TABLE DES MATIÈRES

Maurice Déjean	11
Amédée Brun	19
Virginie Sampeur	29
Justin Dévot	39
Tertullien Guilbaud	47
Demesvar Delorme	55
Ch. Séguy Villevaleix	65
Thomas Madiou	75
Beaubrun Ardouin	83
Emile Nau	91
Oswald Durand	99
Jérémie	111
Georges Sylvain	119
Liautaud Éthéart	129
Paul Lochard	139
Frédéric Marcelin	147
Ultime Hommage	157

Port-au-Prince. — Imp. de l'ABEILLE. 45. Rue Roux.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
CANCELLED
MAR 30 1987